



FIGARO ILLUSTRE

JACQUES WAGREZ.

L.T. PIVER A PARIS
PARFUMERIE
CORYLOPSIS DU JAPON
SAVON, EXTRAIT, EAU DE TOILETTE, POUDRE
田中 啓三郎
LAIT D'IRIS
POUR la FRAICHEUR et la BEAUTÉ du TEINT
L. T. PIVER A PARIS

PASTILLES
VICHY-ÉTAT




JE N'EMPLOIE
POUR MON TEINT
QUE LA
CRÈME SIMON

LA CRÈME SIMON A LA GLYCÉRINE
EST SANS RIVALE POUR ADOUCIR,
BLANCHIR ET VELOUTER LA PEAU. SON
PARFUM DÉLICIEUX ET SES PROPRIÉTÉS
HYGIÉNIQUES LA FONT PRÉFÉRER A
TOUS LES AUTRES PRODUITS SIMILAIRES.
SE MÉFIER DES IMITATIONS.
J. SIMON, 13, Rue Grange-Batelière, Paris.

Cook & Co
TAILORS & OUTFITTERS
PARIS 23 Rue Huber

Tailleur sur mesure

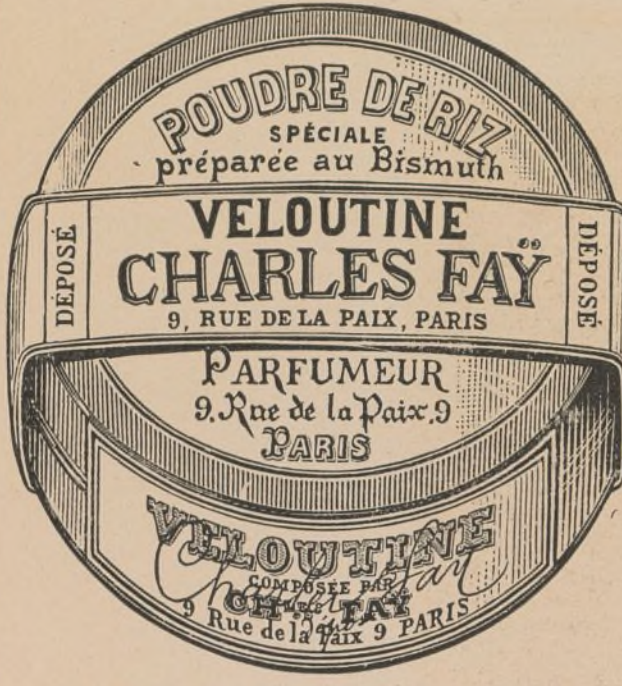


Coupe et Façon irréprochables

ÉTÉ 1898

COMPLET HABIT DEPUIS 110 fr.

Avec revers soie.



POUDRE DE RIZ
SPÉCIALE
préparée au Bismuth
VELOUTINE
CHARLES FAY
9, RUE DE LA PAIX, PARIS
PARFUMEUR
9, Rue de la Paix 9
PARIS

FAC-SIMILÉ DE LA BOÎTE
CONTENANT
LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAY

Asthme & Catarrhe
GUÉRIS PAR LES
CIGARETTES ou la Poudre
ESPIC
OPPRESSIONS
TOUX
RHUMES, NÉURALGIES
Le Fumigateur pectoral ESPIC est le plus efficace
de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires.
TOUTES PHARMACIES : 2 FR. LA BOÎTE
VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS
Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette.



Cacao van Houten
Le meilleur
des Chocolats liquides
EXQUIS, RAPIDE, PUR, SOLUBLE, DIGESTIBLE
Une cuillerée à café suffit pour préparer une tasse
d'excellent CHOCOLAT à l'eau ou au lait.
BIEN EXIGER le NOM et la MARQUE.

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE NÉERLANDAISE				COMPARAISON DES TARIFS. — Extrait du Tarif général contenant 35 combinaisons									
Opérant en France depuis 1884 ASSURANCES SUR LA VIE. — RENTES VIAGÈRES DIRECTION FRANÇAISE : 26, Avenue de l'Opéra, PARIS Banquier de la Compagnie : LE CRÉDIT LYONNAIS (bureau de Paris), à PARIS				AGE	G ^o NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	G ^o NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	G ^o NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	
				30 ans	307 "	377 "	30 ans	452 "	514 "	60 ans	94 90	84 "	
				35 -	347 "	414 "	35 -	460 "	528 "	70 -	134 90	118 30	
				Vie entière, 20 primes avec participation Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs			Mixte, 20 ans avec participation Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs			Rentes immédiates pour 1,000 francs versés sur une tête, payables trimestriellement.			

LA MUTUAL LIFE

❖ Compagnie d'Assurances sur la Vie ❖ Rentes Viagères ❖

LA PLUS RICHE ET LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

Possède plus de garanties. — Fait plus d'affaires nouvelles. — Possède plus d'assurances en cours. — Encaisse plus de primes que toute autre Compagnie au monde.

Distribue les plus FORTS BÉNÉFICES aux Assurés

A déjà **PAYÉ** aux assurés ou accumulé à leur profit **3 milliards 480 millions** de francs

Soit **UN MILLIARD DE PLUS QUE TOUTE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE**

Direction générale française : 20, BOULEVARD MONTMARTRE (angle de la Rue Drouot), PARIS.

**CANADIAN
PACIFIC RAILWAY**

VOYAGES CHARMANT à travers des paysages variant constamment : NIAGARA, les GRANDS LACS, les PRAIRIES, les MONTAGNES DE ROCKY, BANFF, SOURCES CHAUDES, TERRAINS de CHASSE et PÊCHE. Trajet merveilleux et le plus rapide d'Europe au Japon, la Chine, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et

AUTOUR DU MONDE

Viâ VANCOUVER. — Catalogue descriptif gratis par le Canadian Pacific Railway, 67 & 68, King William Street, Londres, E.C., Angleterre ; par chacun des bureaux de THOMAS COOK


NEURALGIES MIGRAINES. — Guérison immédiate
par les **Pilules Antinévralgiques du Dr CRONIER**
Boîte : 3 fr. (envoi f.) — Ph^o 23, Rue de la Monnaie, Paris.

SULFURINE BAIN SULFUREUX SANS ODEUR
Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatisme



Souplesse et Beauté de la Peau
Le bain de Sulfurine peut être pris chez soi, sans baignoire

PRODUITS ESTHÉTIQUES du Dr DYS



50 Sachets de toilette	7 fr. 50
50 Sachets à l'aubépine	15 »
50 Sachets de jeunesse	15 »
50 Sachets de beauté	25 »
Sève dermale, le flacon	10 »
Crème Dysabine, le pot	2 » 50
Poudre de riz printanière	6 »

NOTICE FRANCO

S'adresser au seul préparateur des produits du Dr Dys

Seizième année.

Deuxième série. — N° 102.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Septembre 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.



« MATRI MEÆ », PAR M. LÉON-PIERRE FÉLIX

SOMMAIRE :

NOS GRAVURES : *La revue navale du 14 août au Havre*, par M. — « *Matri Meæ* », tableau de M. LÉON-PIERRE FÉLIX par A. A.

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS.

LES LIVRES, par T. G.

LES AÉROSTATS AUX ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE, d'après les mémoires du BARON DE SELLE DE BEAUCHAMP, illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.

LES CHEVAUX ET LA VOITURE SOUS LOUIS XV (II) texte et illustrations en couleurs de L. VALLET.

L'AUTRE POINT DE VUE, par MAURICE SOULIÉ, illustrations de JEAN VEBER.

L'OMBRELLE, par GABRIEL MONTÔYA, illustrations en couleurs de LUCIEN MÉTIVET.

LA CHASSE AU FAUCON EN ANGLETERRE, par LOUIS MALO, illustrations photographiques

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS. — LE TRINEAU, par L. VALLET; **FEMMES BIGOLANTES DE VENISE**, par A. DURAND-LORIENTAIS.

CQUVERTURE — NUIT D'ÉTÉ, par JACQUES WAGREZ.

NOS GRAVURES

LA REVUE NAVALE DU HAVRE

Chaque année, vers le milieu d'août, pendant la villégiature de M. Félix Faure à Sainte-Adresse, l'escadre du Nord se présente en rade du Havre, et le président va la passer en revue.

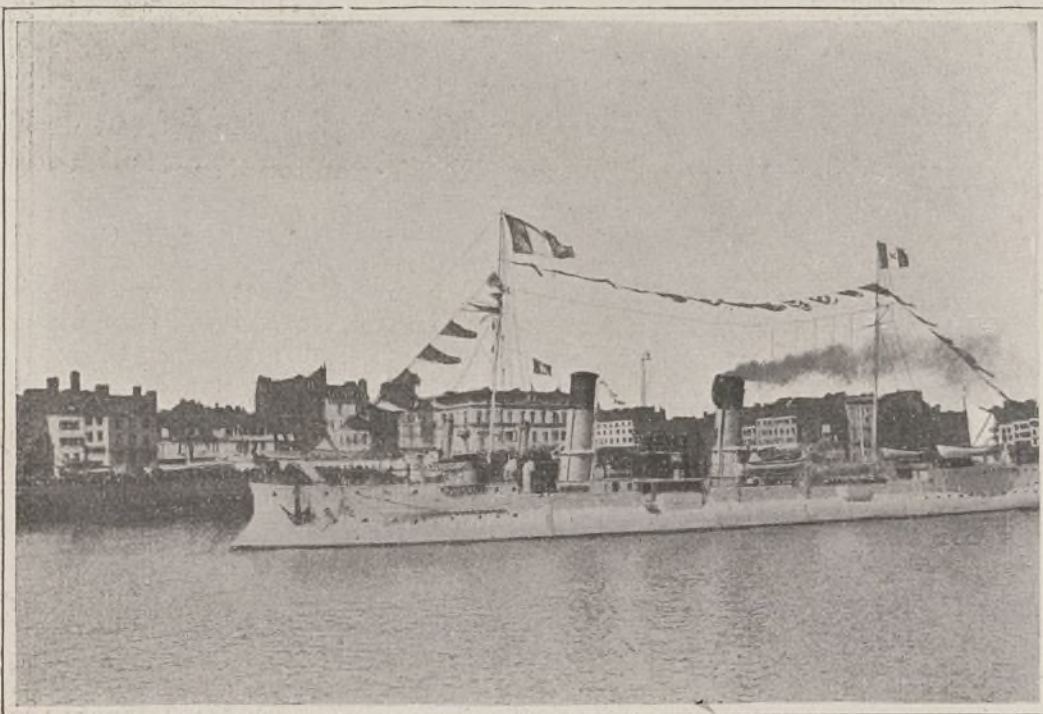
Cette cérémonie a eu lieu le 14 août, par un temps splendide. Une

légère brise atténuait les chauds rayons d'un soleil tropical. La mer était calme et unie comme un lac.

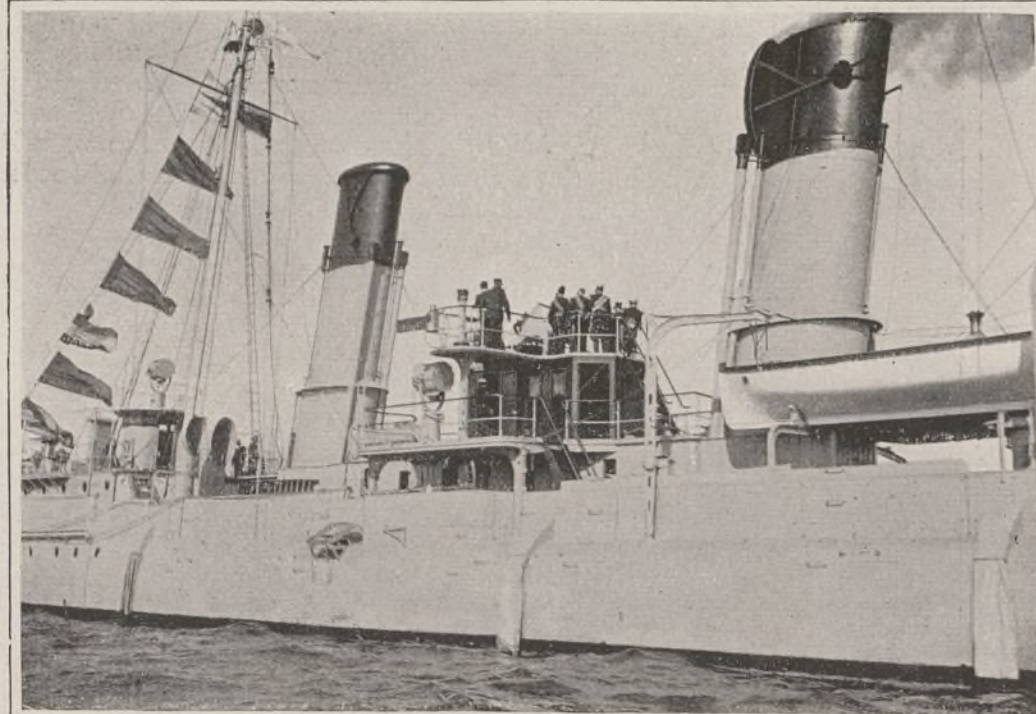
Les bâtiments de l'escadre, entièrement pavoisés, saluèrent le chef de l'Etat en tirant ensemble et chacun vingt-et-un coups de canon.

La rade offrait à ce moment un coup d'œil ravissant et des plus imposants, avec toute la flotille des yachts, des vapeurs et des embarcations de toutes sortes, circulant parmi les lourdes citadelles flottantes. La jetée était couverte d'une foule immense.

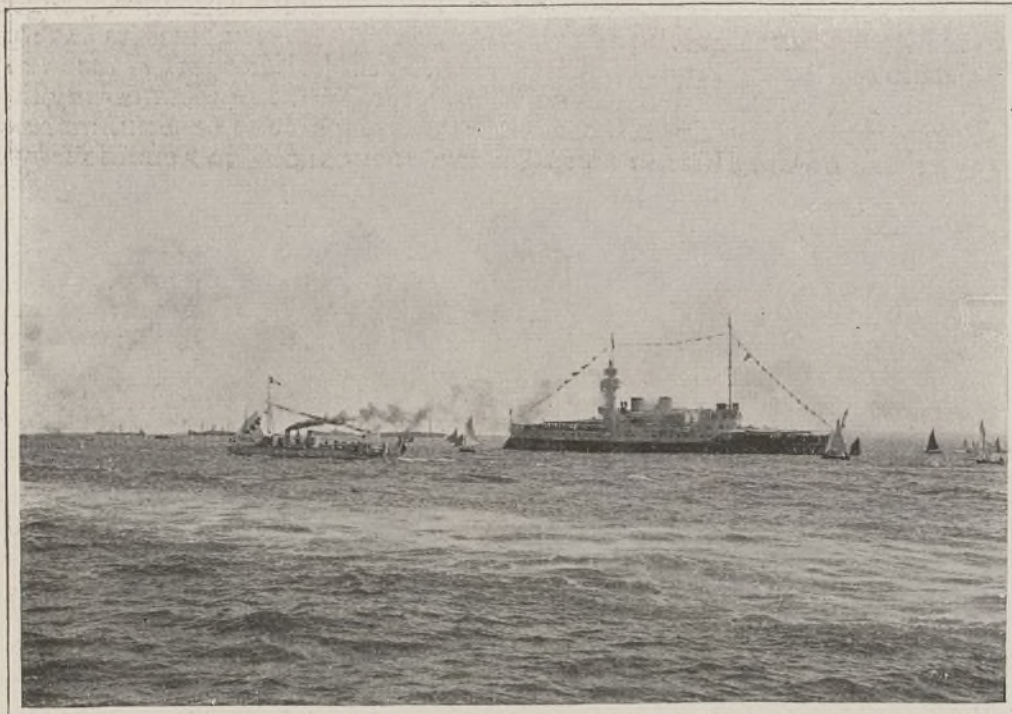
En arrivant devant le *Masséna*, battant pavillon de l'amiral Barrera,



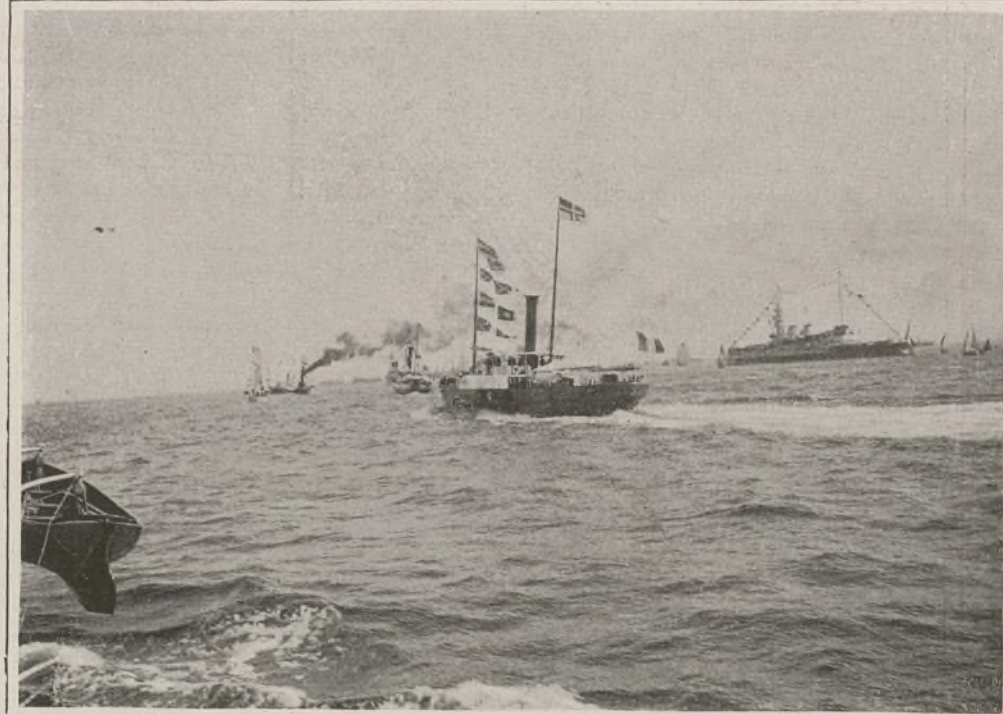
1. — LE « CASSINI », PORTANT M. FÉLIX FAURE, QUITTANT LE HAVRE.



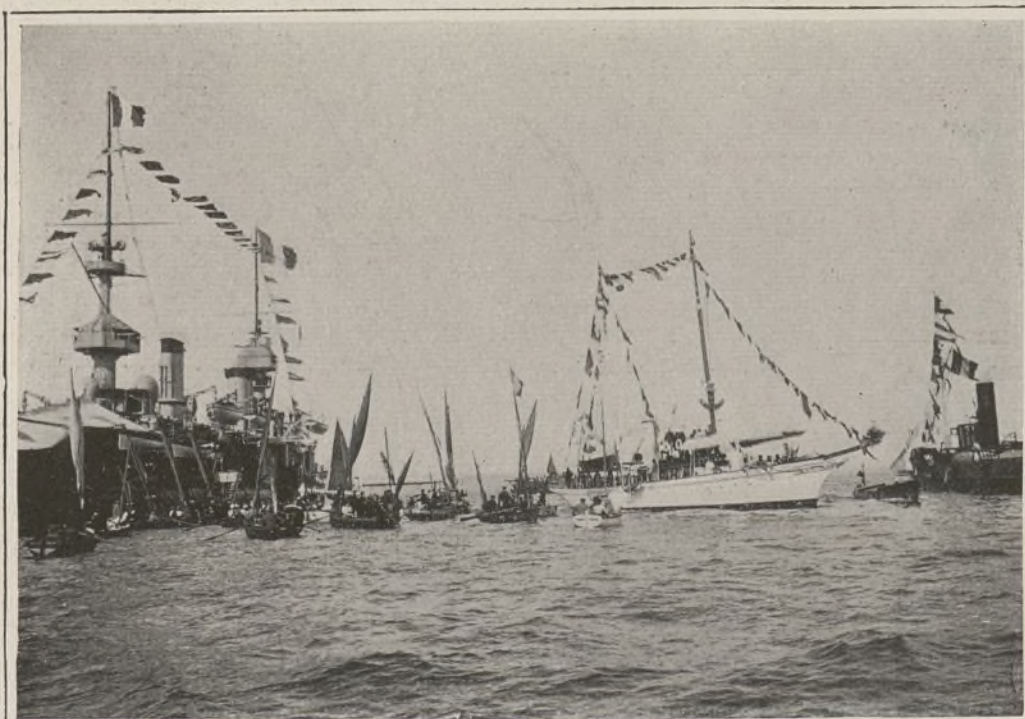
2. — LA PASSERELLE DU « CASSINI ».



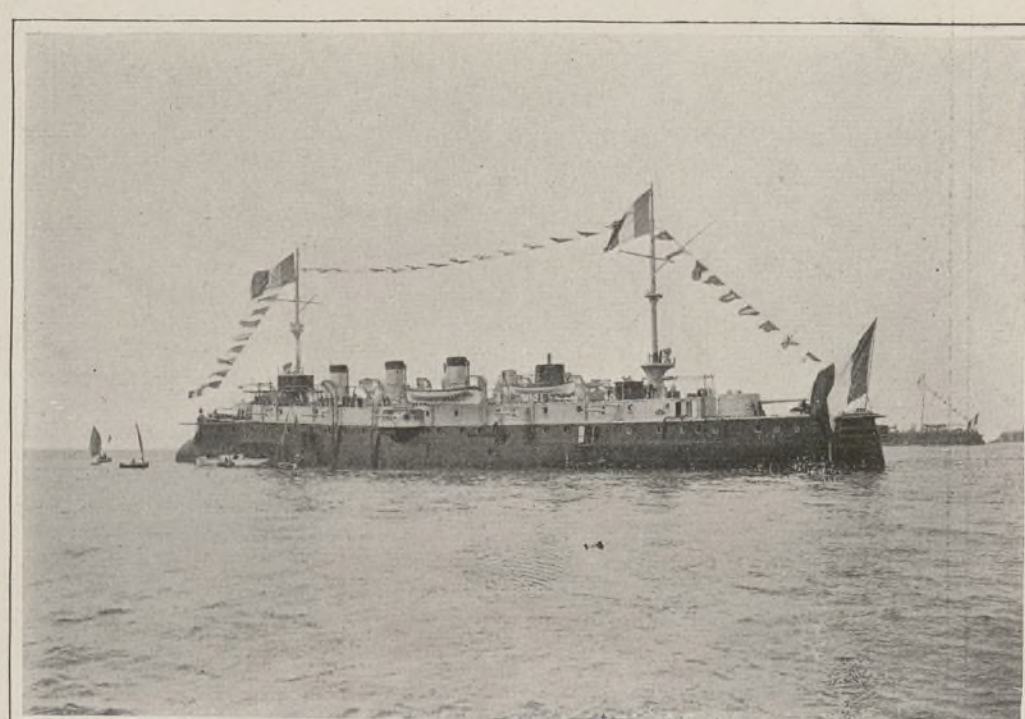
3. — UN CONTRE-TORPILLEUR ESCORTANT LE « CASSINI ».



4. — BATEAUX ET YACHTS SUIVANT LE « CASSINI ».



5. — VUE DU « MASSÉNA », PENDANT LA VISITE DU PRÉSIDENT.



6. — LE « POTHUAU ».

le *Cassini*, sur lequel M. Félix Faure était embarqué avec le ministre de la marine et les amiraux de Cuverville, de Maigret, Fournier, stoppe un instant. Puis il parcourt successivement les lignes des premières et deuxième divisions de l'escadre. Les équipages sont debout sur les lisées, et lorsque le président passe devant chaque bâtiment, les marins

poussent par sept fois les cris de « Vive la République ! ». Parmi ces bâtiments se trouvait le *Pothuau* qui a du rappeler au Président le souvenir inoubliable de sa visite en Russie.

Après avoir passé la revue, M. Félix Faure et le ministre de la marine sont montés à bord du *Masséna* où ils ont été reçus à la cou-

A. DURAND-LORIENTAIS



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1898 by Jean Bousod, Manzi, Joyant & Co.

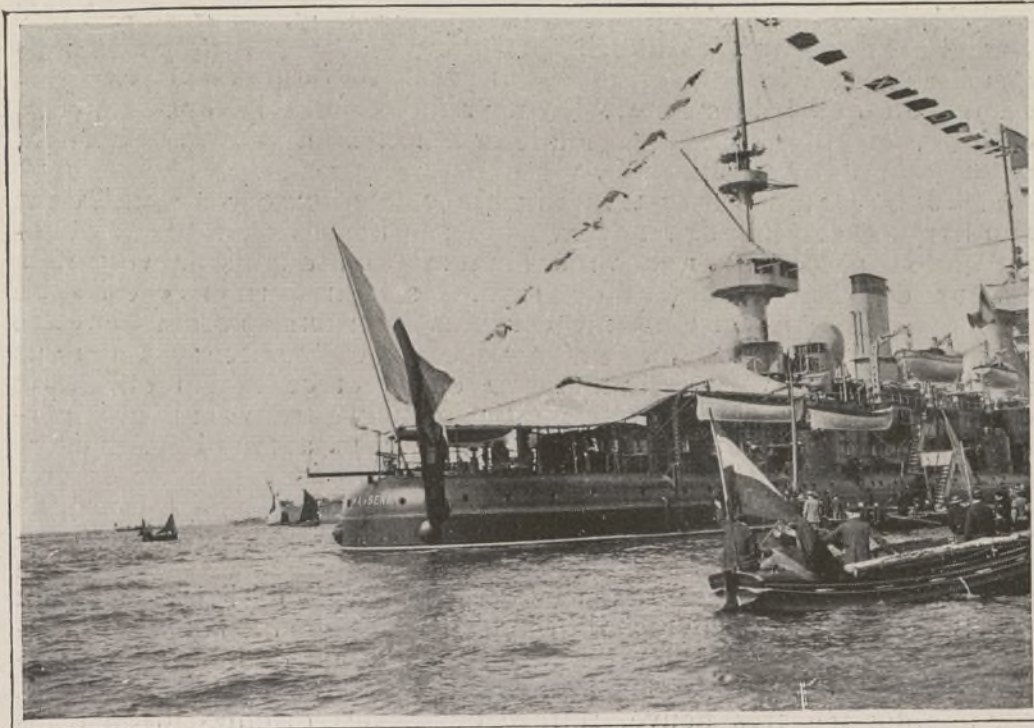
FEMMES BIGOLANTES DE VENISE, A LA CITERNE

pée par l'amiral Barrera entouré de son état-major. Le président a ensuite quitté le *Masséna* pour rentrer au Havre, à bord du *Cassini*.—M.

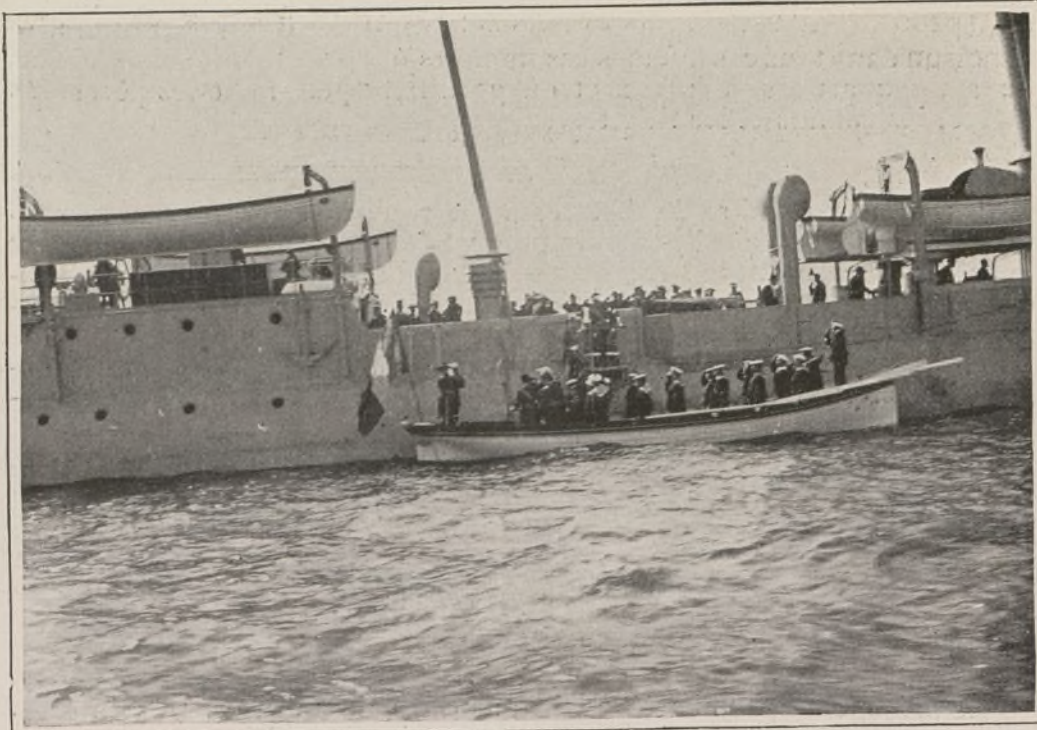
« MATRI MEÆ »

Une confusion dans la mise en page de notre numéro du mois de

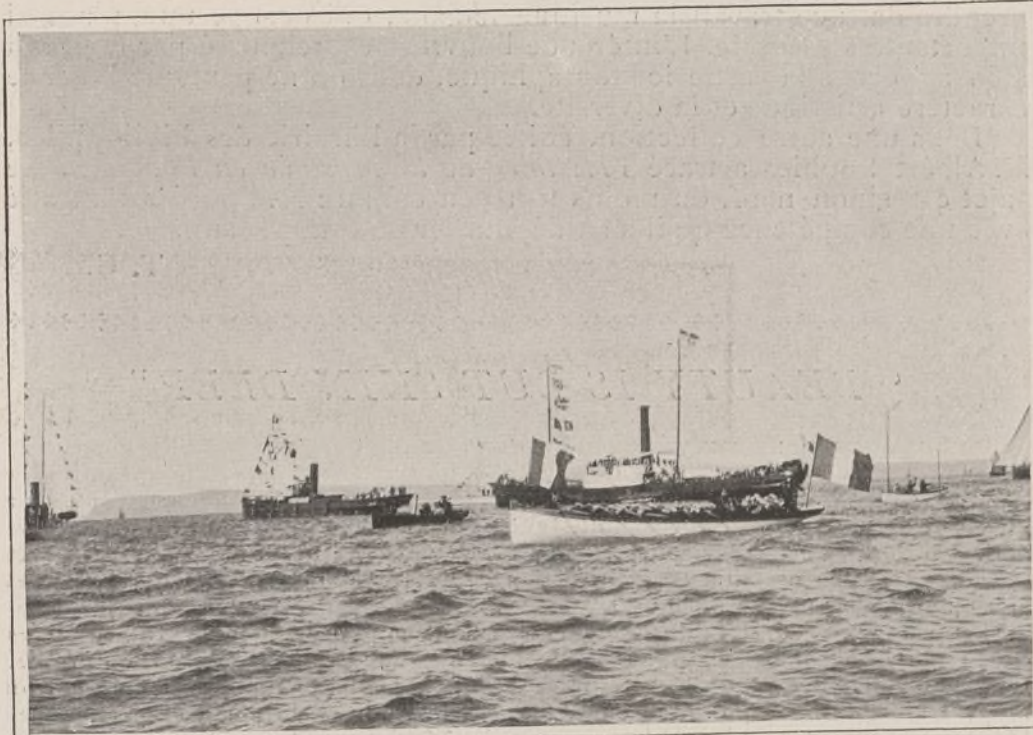
juillet, erreur dont la direction de ce recueil me prie d'exprimer ses regrets, nous a fait attribuer un titre inexact au très beau portrait de M. Léon-Pierre Félix : *Matri Meæ*, dont nous avons parlé dans l'article sur les médaillés du Salon. Nous serions d'autant plus au regret de ne pas rendre à l'artiste une justice suffisante que nous



7. — M. FÉLIX FAURE A BORD DU « MASSÉNA ».



8. — LE CANOT DE M. FÉLIX FAURE ACCOSTANT LE « CASSINI ».



9. — LE CANOT PRÉSIDENTIEL RETOURNANT VERS LE « CASSINI ».



10. — LE « CASSINI » REPARTANT POUR LE HAVRE.

avons été de ceux qui ont, dès la première heure (dans notre salon du *Figaro*), signalé avec éloges cette page sincère et attendrie. C'est pour quoi nous reproduisons sous son véritable titre et avec l'importance qu'il mérite, le portrait de la mère de ce distingué artiste.

ARSÈNE ALEXANDRE.

Les Croquis du Mois

Aux enfants qui entrent dans la vie, l'on a coutume d'enseigner que le mois se compose de quatre semaines, de sept jours chacune. Cette vérité est un axiome et, par conséquent n'a pas besoin d'être démontrée. Comment se fait-il, cependant, que le mois d'août contienne une quantité de semaines, bien supérieure au nombre quatre ! Et ce ne sont pas de modestes semaines, de ces semaines comme on en rencontre dans la vie, tristes, ennuyeuses et vides. Non, ce sont de grandes semaines dont la dimension rend encore plus insoluble le problème de les introduire dans un simple mois ; des semaines remplies de joies, de mouvement, de toilettes et de flirts. Elles y tiennent toutes, cependant : grandes semaines de Trouville, de Deauville, de Dieppe, de Vichy, d'Aix-les-Bains, de Biarritz, sans compter la semaine des Cadets de Gascogne.

Vous m'objecterez que toutes ces semaines, se célébrant en des lieux divers, ne sont pas simultanées, qu'elles peuvent, tout de même, si nombreuses qu'elles soient, s'encadrer dans un seul mois, et que par suite, mes prémices sont spécieuses et même paradoxales. A quoi je répondrai que ce qu'il y a de vraiment intéressant dans ces grandes semaines ce ne sont pas les spectacles qu'on y voit, mais bien les spectateurs qu'on y rencontre : or ces spectateurs — ou au moins la plupart d'entre eux — trouvent moyen de participer à toutes ces solennités mondaines, sur quelque point du territoire qu'elles se célèbrent. Ils apparaissent, hommes ou femmes, très frais, absolument corrects, exactement au jour et à l'heure qui conviennent, c'est-à-dire au moment où tout le monde les verra ; et ils repartent, au bout de quelques heures, pour « faire » une autre grande semaine, toujours frais, toujours corrects. Et c'est ainsi que les hautes personnalités mondaines, la crème de Tout-Paris, arrive à abattre en moins d'un mois ses six ou sept grandes semaines. On ne saurait trop admirer la force de résistance, le tempérament d'acier — résultat d'un savant entraînement — qu'offrent ces jeunes femmes frêles et ces pâles jeunes hommes : et quelle profonde connaissance de l'indicateur, quelle subtilité pour combiner les heures d'arrivée et de départ, et pour utiliser les intervalles des trains : voyager ainsi, c'est plus qu'un plaisir, c'est l'exercice d'un art.

Lutécus, lui aussi s'est offert une « grande semaine ». Mais, n'étant pas un mondain, et n'ambitionnant pas l'honneur de faire partie du Tout-Paris, il a passé cette semaine non pas à Dieppe, ni à Trouville, ni à Deauville, localités cosmopolites et artificielles, ni dans ces villes d'eaux où, sous prétexte de se distraire, l'on retrouve en été dans les casinos, les mêmes comédiens, les mêmes chanteurs et les mêmes tziganes dont l'on fut saturé à Paris pendant l'hiver.

Sur sa fidèle bicyclette, en aimable et gracieuse compagnie, il a parcouru les bords de la Dordogne et de la Vézère, et est monté jusqu'à Rocamadour et aux causses de Gramat, dans le Lot. C'est un itinéraire peu fréquenté : les côtes y sont nombreuses, longues et rudes, mais rachetées parce qu'on appelle en langage cycliste, de « belles descentes ». On rencontre, dans ce voyage, d'admirables paysages, je dirai même d'admirables paysagistes, car en passant aux Eyzies, entre Périgueux et le Buisson nous aperçûmes, dans une prairie, au pied d'un châtaignier, le grand maître Harpignies modestement assis sur un pliant, devant son chevalet, esquissant consciencieusement, par une température de 32 degrés, les arbres qui bordent la Vézère, et les sauvages falaises qui dominent sa rive droite.

Ce qui m'a le plus particulièrement frappé, dans cette excursion, c'est la sérénité, l'ampleur, le silence et la solitude des pays traversés par nous. Des bois, des prairies, des coteaux abrupts, des routes taillées dans le roc et dominant des rivières aux eaux noires et limpides, que coupent des barrages écumeux, tout cela existe sans que l'homme y apparaisse ; nous fîmes des étapes de trente kilomètres sans rencontrer plus de deux casseurs de pierres et quelques vagues bestiaux. Et cela nous donne la très nette impression des paysages préhistoriques et idylliques, de ces vastes panoramas déployés par Puvis de Chavannes et par Cormon dans leurs peintures décoratives. En voyant ainsi se développer les solennités de la nature, on comprend que ces maîtres aient besoin d'immenses surfaces pour y introduire tout ce que leur regard a embrassé.

La « balade » des Cadets de Gascogne ne paraît pas avoir remué profondément les masses méridionales. Le but de cette excursion était, l'on s'en souvient, la célébration à Agen du centenaire du poète Jasmin, le restaurateur de la langue d'Oc. Mais la fête a dévié de son programme ; Toulouse a voulu prédominer, Agen a boudé, et les populations, malgré la chaleur, se sont montrées plutôt froides. Il y eut aussi, vraisemblablement une pointe de jalousie chez les pauvres Gascons restés au pays, lorsqu'ils virent défilier et banqueter, joyeux, superbes et décorés, les camarades plus heureux que la gloire et la fortune avaient favorisés.

Les enfants-martyrs ont beaucoup occupé l'opinion publique, pendant ce mois. Il serait inhumain de ne pas s'attendrir sur le sort de

ces pauvres êtres, victimes des criminelles brutalités de leurs parents : la justice saura les punir. Mais que peuvent la loi et les juges contre les mœurs détestables d'une partie de la population parisienne ? Dans le sang de ces enfants malingres circule l'alcoolisme des générations qui les ont précédés : parents et enfants vivent dans un continuel paroxysme, inconscients de leurs actes, ignorant ou ayant oublié les plus élémentaires notions d'humanité. Ce n'est pas à la barre du tribunal ou de la Cour d'Assises que se trouve le remède : il faudrait atteindre le poison dans tous ces infâmes assommoirs qui flamboient à chaque pas dans les quartiers populeux et où grouillent pêle-mêle les pères, les mères, les gamins et les fillettes.



Un certain nombre de théâtres vont rouvrir leurs portes en septembre. Mais, suivant l'usage, la plupart de ces réouvertures se feront avec les pièces dont le succès a été interrompu par l'été. Les provinciaux et les étrangers qui viennent passer leurs vacances à Paris suffiront à remplir tant bien que mal les salles.

La vraie reprise de la vie théâtrale n'aura guère lieu qu'en novembre. Souhaitons qu'elle nous apporte un certain nombre de chefs-d'œuvre.

LUTÉCIUS.

Les Livres

Le ménage du pasteur Naudie nous offre un tableau, très intéressant, surtout pour les catholiques, de certains états d'âme protestants. Ce pasteur veuf, pauvre et chargé de famille est remarqué par une jeune fille de sa religion, riche et de caractère indépendant. Elle l'épouse, mais ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle s'est trompée : elle ne l'aime pas : l'incompatibilité d'humeur les accule au divorce. La situation est particulièrement cruelle pour le pasteur qui doit cependant s'y résigner. Ce nouveau roman de M. Edouard Rod est au moins égal à ses aînés : on y retrouve cette psychologie précise, cette pénétration des âmes, cet art de sonder les consciences qui ont fait le succès de *Michel Tessier*, des *Roches blanches* et de tant d'autres volumes.

Sous la frivolité voulue du style, le *Journal d'un Grinchu* de Gyp, nous raconte un drame cruel, celui d'un honnête homme, de belle âme, de sens droit, de cœur sensible, vaincu par le snobisme et la corruption du monde cosmopolite qui lui prend son honneur et jette sa femme, affolée de luxe et de coquetterie, dans les bras d'un banquier juif. Gyp connaît tous les dessous de cette vilaine société : elle les dessine d'un trait sur et acéré, qui donne à ses œuvres un singulier mordant.

Un autre monde, de J.-H. Rosny, semble une anthologie de ce maître — ou de ces maîtres — car on y retrouve, en de courts morceaux, nouvelles, impressions, études, les aspects si variés de leur talent, et, surtout cette extraordinaire faculté d'extériorisation qui leur est si personnelle. La nouvelle sur laquelle s'ouvre le volume et qui lui donne son titre est un vrai chef-d'œuvre en tant que description minutieuse et scientifiquement exacte des phénomènes physiques et psychiques qui échappent encore à nos sens. Il est bon de rappeler ici que, bien avant la découverte des rayons Röntgen, J.-H. Rosny avait démontré la possibilité d'agrandir, par la science, le champ de notre vision et de pénétrer le secret des rayons ultra-violet.

Aux jeunes présomptueux qui entrent dans la vie, avec la volonté de conquérir le monde par leur talent, je conseillerai fortement la lecture du *Soleil des Morts*, de Camille Mauclair. L'étude de ce volume les calmera certainement, les jettera dans un salutaire découragement et les ramènera dans la voie du travail utile et profitable à la société. C'est dans ce livre, tout un défilé « d'insatisfaits de l'époque et d'eux », mêmes, de malheureux qui rêvent sans espérer, exaltant leurs âmes éperdues vers des soleils divers, liberté, passion, ascétisme ou gloire. La plupart des personnages sont peints d'après nature et certains cénacles littéraires s'y trouvent cruellement dépeints.

Voici un colonial, membre de la mission Pavie, le docteur Lefèvre dont le *Voyage au Laos* constitue un guide précis et détaillé dans cette région encore mystérieuse que nous avons héritée du Siam. Si l'expansion coloniale ne nous rapporte rien, au point de vue financier, elle aura, au moins, fourni à des hommes aventureux et à des esprits chercheurs, matière à de très intéressants travaux. Le volume du docteur Lefèvre, édité par Plon et Nourrit est documenté de trente-deux phototypies exécutées d'après d'excellents clichés, et complété par une carte de ces territoires mal connus.

Qu'est-ce que l'Art ? se demande le comte Léon Tolstoï, traduit par M. Halpérine-Kamiaski. Ce singulier grand seigneur, adonné à l'examen des misères des peuples et à la solution des questions sociales, ne me paraît pas particulièrement qualifié pour résoudre cette question. Il prouve, d'ailleurs, lui-même, son inaptitude à répondre à sa propre question, en déclarant que, la mission actuelle de l'art est nette et définie : « la réalisation de l'union fraternelle entre les hommes ». Je crois que l'auteur inconnu de la *Vénus de Milo*, en sculptant son admirable marbre, ne songeait guère à résoudre ce desideratum humanitaire, et qu'il se contentait de symboliser la suprême beauté du corps féminin : *Vis superba formæ*. Cela suffit depuis deux mille ans.

L'éditeur Eugène Fasquelle vient de publier, dans la bibliothèque Charpentier *L'Année politique (1897)* de André Daniel qui, depuis vingt-quatre ans, fournit cette œuvre, continuant ainsi — partiellement du moins — l'œuvre précieuse de Lesur. C'est un document précieux et indispensable à ceux qui veulent se souvenir sans avoir à se fatiguer la mémoire ; mais elle montre la vacuité de notre vie politique, tournant indéfiniment dans le cercle parlementarisme, si bien que l'événement le plus notoire de l'année 1897, d'après M. André Daniel c'est la longévité du cabinet Méline qui, pendant plus de deux ans a su éviter la fatale culbute : il paraît qu'on n'avait pas vu cela depuis un quart de siècle... Il est vrai que nous l'avons eue, cette culbute, en 1898. Ce sera matière à réflexion pour le prochain annuaire de M. André Daniel.

M. John Grand-Carteret, infatigable collectionneur a réuni, dans son livre : *La voiture de Demain*, édité par Fasquelle, toute la documentation graphique relative à l'automobile, depuis la voiture à vapeur de Cugnot, datant de 1770, jusqu'au dernier « cri » de Panhart et Levassor. Un texte des plus instructifs accompagne les illustrations de ce volume. Je n'en discuterai que le titre : ce que nous montre bien la voiture automobile d'hier et celle d'aujourd'hui ; quant à celle de demain elle n'est pas encore trouvée ; je puis persuadé que l'avenir appartient à la locomotion automobile, mais ce serait à désespérer de l'industrie humaine si on ne pouvait espérer d'elle qu'elle crée quelque chose de moins laid, de moins lourd, de moins puant, de moins bruyant et de moins homicide que les automobiles actuelles.

Après avoir consacré, dans la « Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts », un livre important à la *Musique allemande*, M. Albert Soubies aborde aujourd'hui, en un volume de la même collection, l'étude de la *Musique en Russie*. Fort documenté, ce travail, sur une donnée très neuve, retrace depuis les origines jusqu'à nos jours, l'histoire de l'art, non seulement en Russie, mais aussi en Pologne. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir comprendre dans ce travail la musique tzigane, qui occupe une place si importante en Russie. L'intérêt de l'ouvrage est rehaussé par le grand soin apporté à la partie iconographique, dont on ne peut que louer le caractère artistique et la diversité.

Dans une autre collection, éditée par la librairie des bibliophiles, M. Albert Soubies a tracé *L'Histoire de la Musique en Portugal*. Le sujet est sinon neuf, du moins fort peu connu : M. Soubies l'a traité avec une compétence qu'il a su dépouiller de tout pédantisme.

T. G.

“ BEAUTY IS BUT SKIN DEEP ”

De Shakespeare : *Beauty is but skin deep*. Oui, la beauté n'a que l'épaisseur de la peau, et nous sommes fiers de constater que nous avons été les premiers à apprécier et à recommander la plus grande découverte du siècle pour assurer la beauté. Aujourd'hui c'en est fait, toutes les femmes intelligentes ont répudié pour les soins de leur visage les anciennes eaux de toilette à bases acides et alcooliques, et la crème astringente, pour s'en tenir aux sachets de toilette et aux autres produits du docteur Dys.

Les sachets de toilette du docteur Dys sont composés seulement de graines concassées et de fleurs exotiques à l'exclusion de toute combinaison chimique. Ils répandent dans l'eau des ablutions un lait balsanique toujours frais dont on ne peut abuser. Ils reposent le teint, affinent le grain de la peau, empêchent les hâles, et assurent au visage la plus entière fraîcheur. Plus on s'en sert, plus on rajeunit, sans artifice ni maquillage, et c'est une joie sans pareille de se voir ainsi rajeunir tout naturellement. Pour que chaque dame puisse parfaitement trouver les sachets de toilette qui conviennent le mieux à sa complexion, il y en a plusieurs sortes. La mère qui veut assurer un joli teint à ses filles ne doit pas hésiter à toujours user pour leurs ablutions des sachets de toilette spéciaux pour le jeune âge.

Nous connaissons plusieurs jeunes femmes devant à la prévoyance maternelle ou aux conseils de leur docteur de toujours avoir usé des sachets simples du docteur Dys dès l'âge de 15 ans. Aujourd'hui à 28 et 30 ans, elles ont encore la fraîcheur enfantine de seize ans. Dans vingt ans, elles seront certainement encore comme nous voyons la Princesse de Galles qui paraît la cinquantaine avec son admirable visage frais et pur comme à 20 ans.

Tant que la femme est jeune, elle manque de prévoyance. Trop souvent nous ne pensons à Darsy que lorsqu'un premier pli vient troubler notre quiétude, heureusement son arsenal est complet pour éloigner à jamais ces vilaines rides surtout si nous avons recours à lui dès leur première apparition.

Le traitement à suivre est en ce cas très simple et toujours efficace. Dans toutes les ablutions du soir, exprimez un sachet de beauté. Dans toutes les ablutions du matin, exprimez un sachet à l'aubépine si vous êtes brune, un sachet de jeunesse si vous êtes blonde, ou un sachet concentré si vous avez la peau grasse. Passez sur le visage gros comme un pois de dysaline que vous essuyez immédiatement. Enfin, un nuage de poudre de riz printanière, ce sera fini et vous serez belle jusqu'au soir.

Quelques gouttes de séve dermale dans l'eau de toutes les ablutions raffermissent les chairs, empêchent les bajoues.

Les sachets de toilette du docteur Dys ont obtenu la grande médaille aussitôt leur apparition, en 1884, à l'exposition hygiénique de Londres. On peut donc étudier leur passé.

Après deux ou trois ans pendant lesquels le visage n'a jamais été ablotionné sous un de ces sachets, le teint est transformé, le visage gris ou plombé obtient une fraîcheur transparente. Aujourd'hui nous voyons quantité de dames qui après dix et douze ans de constance dans la pratique de cet agréable traitement sont revenues à leur fraîcheur de la vingtième année.

Toute lectrice qui désirerait un avis particulier doit s'adresser au seul préparateur des produits du docteur Dys, Darsy, 31, rue d'Anjou.

La complaisance égale sa compétence.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

SAISON BALNÉAIRE DE 1898

Nouveau Service rapide

La Compagnie d'Orléans, en vue de faciliter les voyages vers les plages si fréquentées de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic, met en marche, le samedi de chaque semaine, un train rapide de 1^{re} et de 2^{me} classes partant de Paris-Austerlitz à 11 h. 18 du matin, arrivant le soir à Saint-Nazaire : à 7 h. 40 ; à Pornichet : à 8 h. 2 ; à Escoubiac-la-Baule : à 8 h. 9 ; au Pouliguen : à 8 h. 17 ; au Croisic : à 8 h. 29 ; et gagnant ainsi plus d'une heure sur la marche des trains express.

Au retour, le train rapide part, le lundi matin de chaque semaine : du Croisic : à 7 h. ; du Pouliguen : à 7 h. 11 ; d'Escoubiac-la-Baule : à 7 h. 18 ; de Pornichet : à 7 h. 26 ; de Saint-Nazaire : à 7 h. 54 ; pour arriver à Paris-Austerlitz à 4 h. 48 du soir.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BILLETS DE BAINS DE MER DE 10 JOURS

Pour les stations balnéaires de la Normandie, il n'était délivré que des billets valables 4 jours (du jeudi soir au lundi soir, la Compagnie de l'Ouest vient de soumettre à l'homologation ministérielle la création d'une nouvelle série de billets valables 10 jours et comportant des réductions de 20 0/0 pour les parcours de 126 à 200 kilomètres et de 30 0/0 pour les parcours supérieurs à 200 kilomètres.

Au départ de Paris le prix de ces nouveaux billets pour les plages ci-après désignées est ainsi fixé :

Dieppe : 1^{re} classe, 30 fr. 10 ; 2^{me} classe 20 fr. 30. Fécamp : 35 fr. 85 et 24 fr. 15. Etretat : 36 fr. 05 et 24 fr. 35. Le Havre : 35 fr. 85 et 24 fr. 15. Trouville : 35 fr. 85 et 24 fr. 15. Cabourg : 37 fr. 80 et 25 fr. 50.

Le Directeur : M. MANZI. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant & Co, Asnières.



LES AÉROSTATS

Aux Armées de la République

D'APRÈS LES MÉMOIRES DE M. LE BARON DE SELLE DE BEAUCHAMP



Le Comité de salut public, sur la proposition de Guyton de Morveau, avait résolu d'appliquer aux opérations militaires la nouvelle découverte des aérostats. Les premières expériences faites à Meudon sous les auspices du célèbre chimiste Conté avaient parfaitement réussi, et un décret de la Convention nationale venait d'ordonner la formation d'une compagnie de cinquante hommes, assimilée en tout aux compagnies du Génie militaires sous le commandement du capitaine Coutelle, ami et associé de Conté. M. Coutelle était un petit homme d'un

grand mérite comme physicien, conservant à plus de cinquante ans toute l'énergie de la jeunesse. Il avait porté le petit collet, sans être jamais entré dans les ordres, mais seulement parce qu'il avait été, pour la physique, sous-précepteur de M. le comte d'Artois. Ayant pris comme presque tout ce qui tenait à la Cour le parti de la Révolution, ses talents l'avaient fait connaître de Fourcroy et de Guyton qui, tout puissants dans les Comités, le placèrent à la tête de l'opération nouvelle. Ayant eu l'idée de me présenter et le bonheur d'être accepté dans la compagnie, j'indiquai la ressource que je venais d'employer moi-même au bon curé de la commune où je m'étais réfugié quelque temps. Persécuté comme tous ses collègues, il était menacé d'un moment à l'autre d'être emprisonné et cherchait un moyen de se soustraire à l'échafaud. Malgré toute mon effronterie de collègue, je n'étais pas fâché d'avoir un mentor et un appui de cette force; aussi je fus bien heureux de l'avoir pour compagnon.

Je partis de Paris, à pied et sac au dos, en compagnie d'une vingtaine de camarades, tous enfants de Paris, espèces de mirriflors, clercs de notaires, de procureurs, commis marchands, puis quelques ouvriers dont le capitaine avait besoin pour la construction des fourneaux nécessaires à la confection du gaz destiné à gonfler l'aérostat. Heureusement, je me trouvais avec mon bon curé, dont le secours me fut bien utile dès la première journée de marche, car, en arrivant à Louvres par une pluie battante qui ne nous avait pas quittés, je me trouvai si abattu que je ne croyais pas pouvoir poursuivre ma route le lendemain. Mon camarade de lit, car il m'adopta pour tel, me fit coucher bien chaudement, suer beaucoup et, le lendemain, il n'y paraissait presque plus; cependant, comme nous avions à notre suite une charrette de réquisition pour les bagages, j'y montai jusqu'à Avesnes et, depuis, j'ai soutenu toutes les marches, tous les travaux sans avoir eu besoin d'aller aux hôpitaux, ce qui n'est arrivé qu'à quatre d'entre nous.

En arrivant auprès de Maubeuge, nous trouvâmes la place débloquée d'un seul côté, ainsi nous pûmes entrer et l'on nous assigna pour logement l'ancien collège dont le vaste jardin devait servir à nos travaux. Nous nous empressâmes de nous abriter dans les salles, mais, bientôt, force nous fut d'en sortir, car, en un moment, nous fûmes noirs de vermine, et forcés pour nous en débarrasser d'aller nous plonger tout habillés dans la Sambre. Nous dûmes établir notre bivouac dans le jardin, mais, dès le lendemain, nous nous occupâmes de déloger l'ennemi et quelques ablutions à l'eau de chaux suffirent pour en venir à bout.

Le jardin devait servir à l'établissement des fourneaux de la tente destinée à couvrir l'aérostat: ce n'était point simple alors d'obtenir le gaz, et nos procédés étaient tellement coûteux qu'ils ne pouvaient convenir qu'à un gouvernement décidé à ne reculer devant aucune dépense pour accroître ses moyens de défense. On devait suivre, en effet, la méthode imaginée par Conté et Guyton de Morveau pour dégager le gaz hydrogène de l'oxygène par la décomposition de l'eau sur le fer rougi à blanc, et, pour y parvenir, voici comment on procédait: on construisait sur le lieu même un grand fourneau à réverbère garni de deux cheminées à chaque bout; le fourneau en briques solidement établi, on y plaçait sept tubes de fonte venant du Creusot, que l'on emplissait préalablement de limaille et de tournure de fer, vanée et purgée de rouille, comme on vanne le grain (manipulation qui, pour le dire en passant, était une de nos plus pénibles corvées); ces tubes, remplis et fûtés aux deux bouts, placés dans le fourneau, quatre dessous et trois dessus, étaient clos et mastiqués par d'autres briques, de manière qu'il ne restât que deux ou trois regards. A un des côtés du fourneau, on plaçait une cuve longue et élevée qui, par de petits tuyaux adaptés, fournissait de l'eau à chaque tube. A l'autre bout du fourneau, on posait une autre grande cuve carrée, remplie d'eau saturée de chaux, dans laquelle le gaz devait s'échapper pour s'y purger de son carbone. Ces préparatifs terminés, on faisait dans chacune des cheminées un grand feu de menu bois qui était entretenu jusqu'à ce que les tubes de fonte fussent rougis à blanc: l'eau descendant de la cuve supérieure dans chacun des tubes ainsi rougis y déposait sa portion d'oxygène, tandis que l'hydrogène passait dans la cuve inférieure et, s'y purgeant du carbone, se rendait par son excès de légèreté dans un tuyau de caoutchouc qui l'introduisait dans le globe aérostatique, lequel se gonflait à mesure qu'il se remplissait. Toutes ces opérations exigeaient les soins les plus minutieux: le feu devait être entretenu de manière à ce que la chaleur et la flamme restassent également réparties sur tous les tubes; il fallait veiller à ce qu'il ne se formât sur aucun d'eux ni coulure, ni fente qui pussent donner passage au gaz, et, s'il ne se produisait une fuite, ce qu'on apercevait pas l'apparition d'une petite flamme bleuâtre, il fallait l'arrêter, ce qui ne se faisait en cet état d'incandescence des tubes ni sans peine, ni sans danger. L'opération du remplissage, indépendamment de la construction et de l'installation des appareils, durait ordinairement de trente-six à quarante heures, pendant lesquelles on ne pouvait quitter un instant les fourneaux. Aussi n'était-il pas question alors de suivre l'armée. On se bornait, pour le moment, à l'emploi des aérostats dans les places assiégées, et c'est ce qui avait motivé notre envoi à Maubeuge.

Le jardin du collège où nos travaux s'organisaient touchait aux remparts et se trouvait couvert par un bastion hérissé de canons qui répondaient souvent à ceux des redoutes ennemies.

Nous commençons à nous accoutumer à cette musique, mais il plut bientôt à nos chefs de nous la rendre plus familière : le représentant Guyton de Morveau, qui s'était fait donner une mission spéciale pour surveiller son opération favorite, ne sachant que faire de son temps en attendant notre matériel qui n'arrivait pas, s'avisait de demander une sortie comme il aurait demandé une représentation d'opéra-comique. Le général Favreau, commandant à Maubeuge, eut beau lui faire observer qu'une sortie dans ce moment ne pouvait avoir aucun but utile, puisque l'armée française manœuvrait pour débloquent Maubeuge et que, en conséquence, ce serait sacrifier des hommes pour rien, notre chimiste faisait, comme ses collègues, assez peu de cas de la vie des hommes et, n'ayant jamais vu la guerre d'aussi près, il voulut s'en donner le plaisir : comme nous étions ses hommes et que nous n'avions rien de mieux à faire, il nous fit adjoindre aux mineurs et sapeurs du génie qui devaient détruire les ouvrages de l'ennemi. Nous fûmes donc commandés pour le lendemain quatre heures du matin et nous nous rassemblâmes à la porte de Bavey. Au moment où nous y passions, une coulouvrière de 16 ayant jeté son feu, le bruit perçant et aigu de cette pièce fut tel que mes oreilles en saignèrent et que, voyant couler mon sang, je me crus mort ou du moins blessé. On m'esuya, on se moqua de moi et, devenu brave par amour-propre et par nécessité, je rappelai mon sang-froid et marchai fort résolument à côté de notre capitaine, qui, tout aussi peu accoutumé que nous au feu, ne bronchait pas devant cet infernal carillon. Le premier coup de collier nous fut favorable : on pénétra dans la première redoute ennemie et les Autrichiens en délogèrent. Pendant ce temps, on nous faisait démolir quelques maisons du faubourg dans lesquelles l'ennemi s'abritait du feu du rempart, et, comme nos troupes s'étaient portées en avant, nous croyions y être hors de portée de la mousqueterie, si nous n'étions pas à l'abri du canon — près de nous un capitaine d'artillerie venait d'avoir les deux jambes emportées par un boulet — mais les balles continuaient à nous siffler aux oreilles : c'était un poste de Hollandais qui, placé dans une de ces maisons à abattre, n'avait pu effectuer à temps sa retraite et se croyait obligé d'utiliser à notre profit ses cartouches. Bien leur prit que le général vint à passer près de nous et les reçut prisonniers, car nous voulions les griller dans leur bicoque pour leur apprendre à vivre.

Après cette belle équipée, qui nous coûta cinq à six cents hommes hors de combat pour satisfaire au caprice de M. le Représentant, nous rentrâmes en ville. Dans la compagnie il nous manquait deux hommes : l'un, vieux troupier, couvert de blessures, qui s'était enrôlé parmi nous pour sentir encore la poudre et ne pas aller aux Invalides. Aux premiers coups de canon, il nous avait quittés en disant qu'il n'avait pas envie de recevoir des coups sans les rendre, il avait saisi le premier fusil abandonné et s'était élancé, lui troisième, sur le glacis d'une redoute : il y reçut un coup de fusil qui le traversa de part en part ; un mois après il n'y paraissait plus et il obtenait son congé définitif avec son admission aux Invalides. L'autre camarade était un méchant gamin, fils d'un boucher de Versailles, qui nous arriva, un peu avant la fermeture des portes, noir de poudre des pieds à la tête, chargé de deux fusils et de deux sacs autrichiens et se vantant d'avoir tué son dernier ennemi quand il était désarmé et lui demandait la vie à genoux. Cette vanterie de boucher nous indigna et nous priâmes le capitaine de nous en débarrasser, ce qu'il fit en l'incorporant dans une demi-brigade.

Pendant la sortie, tous nos appareils étaient arrivés à Maubeuge et il fallut immédiatement se mettre à l'œuvre. Pour la direction générale, le capitaine Coutelle se la réservait : le premier lieutenant qu'il s'était adjoint était un ancien maître maçon, qui savait peut-être ce qui était de son état. Le second lieutenant, très aimable jeune homme, fils d'un physicien distingué, fort instruit lui-même dans cette partie, très gai, très bon enfant, nous convenait en conséquence beaucoup sous tous les rapports. Notre travail était fort rude : il fallait faire tous les mé-

tiers, maçon, charpentier, serrurier, scieur de bois ; tout ce dont nous n'avions jamais eu la moindre idée, était entrepris et terminé par la seule volonté de réussir et surtout par l'exemple de notre chef, qui se mettait toujours le premier à la besogne et nous prouvait en en venant à bout qu'il n'y a rien d'impossible au zèle et à l'intelligence. Nous étions quelquefois honteux de voir un homme de plus de cinquante ans plus actif et plus infatigable que des jeunes gens de notre âge : heureusement je me portais bien et, comme j'avais le désir de m'instruire, le capitaine ne tarda pas à me prendre en amitié et il m'en a toujours donné des preuves.

Au milieu de tous ces travaux, sous le feu de l'ennemi, dont les boulets passaient par-dessus nos têtes pour aller tomber dans le camp retranché, ne nous vint-il pas à l'esprit de donner un bal aux dames de Maubeuge ! Le beau sexe était rare dans cette ville : tout ce qui tenait à l'aristocratie avait déserté depuis longtemps : il ne restait que le petit commerce, les femmes et les filles d'employés ; nous trouvâmes tout cela encore trop bon pour nous, qui n'avions aucune raison de nous montrer difficiles, car, sous nos tristes costumes d'ouvriers, on n'eût guère soupçonné de jeunes fashionables ; mais, ce jour-là, nous revêtîmes l'habit bleu à parements et revers noirs, avec les boutons aéroliers, et c'est dans cette parure que nous nous présentâmes. Notre petite fête se passa fort bien : on dansa beaucoup, parce que cela n'arrivait pas souvent et que nous avions nos jambes de vingt ans ; les rafraîchissements furent très exigus et se bornèrent à de la bière et des échaudés. La pâtisserie manqua, mais la gaieté et l'entrain ne se ralentirent que vers le matin. Chacun enfin se retira fort content : pour moi, j'avais dansé presque toute la soirée avec une certaine demoiselle, fille d'un libraire de la ville, venue au bal avec sa tante et courtisée, disait-on, par un de nos camarades. Ladite demoiselle, apparemment contente de son danseur, lui avait fait de ces petites agaceries qui permettent d'espérer mieux et l'avaient mis en goût d'en faire l'épreuve. Lors donc qu'on se retira, la tante s'empara du bras du soupirant qui offrait à ces dames de les éclairer au moyen d'une torche de résine qu'il portait à la main et je me présentai bien vite à la nièce qui accepta mon bras. Nous voilà donc cheminant doucement derrière la tante et les doux propos allaient leur train, si bien que, au détour d'une rue, la lueur de la torche venant à nous manquer, nous nous trouvâmes forcés de nous parler de plus près pour nous entendre. Nous étions à ce point absorbés que nous ne vîmes point le rival et la tante revenir sur leurs pas et la lumière nous atteignit au moment où il était difficile de douter de ce que nous nous disions. Mon rival ne souffla mot dans le premier moment, mais je lui avais vu faire une terrible grimace et, au retour, il me dit d'un ton rogue que nous nous reverrions ! Je dus m'attendre à quelque méchante affaire et, dès le matin, je descendis dans les casemates pratiquées pour se mettre à l'abri des bombes. J'y rencontrai quelques camarades auxquels je proposai de nous exercer à tirer le pistolet (notre armement ne se composait que d'un briquet et d'une paire de pistolets d'arçon qui n'étaient pas en trop bon état). Nous voilà à charger nos armes, à préparer un but et, comme nous étions embarrassés pour ce dernier, un de nous offrit son cou-



UNE COULOUVERINE DE 16 AYANT JETÉ SON FEU (Page 166)

teau, un eustache à manche pendant, qu'on plaça dans une gerçure de la muraille: quand vint mon tour, je me mets en position, je vise à peine et, de ma première balle, je casse en morceaux le malheureux manche. Tout le monde se récrie, on me félicite; j'ai beau dire que c'est un coup de raccroc, on n'en veut rien croire, et mon rival, qui est survenu pendant nos épreuves, est un des premiers à me faire compliment sur mon adresse. Il ne fut pas plus question de son humeur de la veille que s'il n'en avait jamais eu.

Les circonstances devenaient chaque jour plus sérieuses; nos troupes avançaient et absorbaient toutes nos facultés: jour et nuit nous étions sur pied pour seconder notre infatigable capitaine et nous mettions presque autant d'amour-propre que lui pour venir à bout d'une entreprise qui n'avait pas encore eu sa pareille en Europe. Enfin, les fourneaux furent achevés, l'aérostat fut gonflé et on put penser à la première ascension. L'aérostat enlevait facilement deux personnes et cent vingt à cent quarante livres de lest. Ce lest était de la terre ou du sable enfermé dans des sacs en toile ou canevas qu'on vidait à mesure de la déperdition de la force ascensionnelle: on sent bien que le but que l'on se proposait en élevant cette tour d'observation eût été manqué si, au lieu de s'élever en ballon captif, c'est-à-dire retenu par deux cordes, on fût monté à ballon libre, car la descente ne s'effectuant pas au lieu du départ, les rapports de l'observateur n'eussent pas conservé l'à-propos qui en faisait le mérite. Il avait donc fallu que l'aérostat demeurât stationnaire, et l'on avait adapté à la corde hémisphérique du filet deux autres cordes filées exprès qui portaient environ quatre cents mètres de longueur et que l'on pouvait, en cas de besoin, allonger encore jusqu'à dix-huit cents pieds.

Notre première ascension se fit au bruit du canon et aux hourras de toute la garnison. Le rapport fait, à la descente, par l'officier du génie qui avait accompagné le capitaine fut tellement clair et circonstancié qu'il paraissait impossible désormais que l'ennemi fit un mouvement qui ne fût pas aussitôt connu dans la place. On s'aperçut, par exemple, que le nombre de tentes dressées dans le camp était bien supérieur à celui nécessaire pour l'effectif qui les habitait: nos observateurs avaient pu en juger, car,

avec leurs lunettes, ils comptaient les carreaux de vitres à Mons, qui est distant de cinq lieues de pays. L'effet produit dans le camp autrichien par ce spectacle si nouveau fut immense, et les chefs

ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs soldats croyaient avoir affaire à des sorciers. Ils résolurent donc d'abattre, s'il était possible, une aussi fatale machine. Dès qu'ils eurent reconnu que, chaque jour, l'aérostat s'élevait dans le même emplacement, derrière le même cavalier, ils firent placer deux pièces de quatre dans un chemin creux, et lorsque, le matin, l'aérostat s'éleva majestueusement dans les airs, un premier boulet, passant au-dessus de l'enveloppe, alla tomber à toute volée dans le camp retranché; puis, aussitôt, un autre boulet frisa le dessous de la nacelle où était notre capitaine, lequel accueillit la double détonation par le cri de « Vive la République! » Cette explosion ne nous mit pas, nous autres, en si belle humeur, car nous calculions que les boulets, manquant leur effet, pourraient bien être remplacés par des bombes ou des obus qui, tombant dans le jardin où nous tenions les cordes, auraient fort dérangé le personnel et le matériel de l'ascension. Cette idée ne vint pas aux ennemis, ou plutôt on ne leur en donna pas le temps, car, dès le lendemain, on fit venir de Lille un certain sergent d'artillerie qui, sur le seul aspect du terrain, promit au général de démonter les pièces qu'on pourrait amener au lieu d'où l'on avait tiré sur l'aérostat. Probablement cette promesse fut connue de l'ennemi, car il ne se représenta pas et nous laissa dorénavant faire tranquillement nos observations.

On a grand raison de dire que l'appétit vient en mangeant. Guyton de Morveau avait obtenu un succès qu'il n'espérait peut-être pas, en réussissant à déjouer les projets d'une armée de siège, mais cela ne lui suffit pas; il étendit sa prétention et voulut transporter à volonté cette tour, comme s'il ne s'agissait que de cette artillerie légère dont on venait tout dernièrement de perfectionner la célérité.

L'armée de Sambre-et-Meuse, aux ordres du général Jourdan, se portait rapidement sur la Meuse, et déjà Charleroy était investi. On prévoyait que, à la suite de cette manœuvre, les Autrichiens se retireraient de devant nos places pour aller rejoindre leur grande armée, qui marchait dans l'intention de faire lever le siège de Charleroy. Aussitôt, l'idée de nous faire servir à ce siège vint à nos chefs, et les obstacles nombreux qui se présentaient ne firent qu'exciter leur impatience et les engager à en précipiter l'exécution.

L'aérostat était rempli; sa force ascensionnelle était bien connue, mais il s'agissait de le faire sortir d'une ville entourée d'une triple enceinte de remparts et de fossés, gardée de trois côtés par des forces importantes, qui, au premier éveil, devait le pulvériser, ainsi que le petit nombre d'hommes chargés de le conduire. Une machine ronde de trente pieds de diamètre, élevée nécessairement à plus de trente pieds du sol, se dissimule difficilement et c'est pourtant ce que nous parvînmes à faire.

Nous passâmes un jour et une nuit à faire nos préparatifs: l'hémisphère du filet fut garni de seize cordes d'une longueur suffisante; un homme fut spécialement chargé de chacune de ces cordes, et, vers deux heures du matin, nous nous acheminâmes vers le premier rempart, qui tenait au jardin du collège. Les échelles étaient prêtes pour notre descente dans le premier fossé; une moitié des seize hommes descendit en allongeant les cordes, tandis que l'autre moitié attendait sur le revers; puis celle-ci descendit à son tour, pendant que l'autre moitié remontait, et tout cela de façon à ce que l'aérostat ne dépassât pas, ou du moins de très peu, la crête des glacis; les trois enceintes furent franchies de cette manière et dans le plus grand silence. Le jour ne paraissait pas encore que nous

avions gagné la route de Namur, et rien ne semblait plus menacer notre sécurité. Mais, au lever du soleil, le vent s'éleva brusquement, et comme la route que nous suivions était garnie d'une rangée de grands pommiers, il était à craindre que le vent ne jetât l'aérostat sur les branches, où sa frêle enveloppe aurait pu se déchirer: nous fûmes donc obligés de prendre à travers champs, ce qui n'était pas plaisant pour des fantassins. Nous étions à la fin de juin; la chaleur s'annonçait étouffante: on comptait au moins quatorze lieues de pays entre Maubeuge et Charleroy, et les chemins, servant surtout au transport des



ON DANSA BEAUCOUP... (Page 166)

houilles et des charbons de terre, étaient partout couverts d'une poussière noire : c'était un coup d'œil surprenant que notre machine se soutenant seule au milieu des airs, conduite ou plutôt suivie par une trentaine d'individus, presque nus à cause de la chaleur et couverts seulement d'une poussière de charbon qui nous rendait méconnaissables à nous-mêmes. Ne pas oublier que c'était la première fois qu'un aérostat paraissait dans ces contrées superstitieuses. Quand il se trouvait un puits sur notre passage, c'était à qui s'y abreuverait, et comme aucune auberge ne se rencontrait au milieu de ces terres labourées ou en friche, il fallut se contenter de quelques morceaux de pain dus à la bienveillance de quelques bons Flamands.

Nous n'étions pourtant pas au bout de cette cruelle journée : le soir approchait et l'on annonçait le voisinage de l'armée, quand un bruit infernal de musiques militaires, un nuage immense de poussière qui nous enveloppe entièrement nous apprennent que le général en chef, suivi de tout son état-major, est venu au-devant de nous pour nous faire honneur. A l'aspect de l'aérostat, un hurra général s'élève, et tout ce monde, musique en tête, se met à galoper devant nous et nous conduit ainsi jusqu'à une ferme brûlée, où nous déposons l'aérostat. Je n'ai jamais su que par ouï-dire ce qui m'arriva ce soir-là : je me trouvai le lendemain couché sous l'aérostat, presque enterré dans un tas de paille ou plutôt de fumier, d'où sortait, ici et là, un bras et une jambe des pauvres diables qui s'y étaient battus la veille ; auprès de moi était mon bon compagnon, le curé de S..., qui ne m'avait pas quitté et auquel je demandai si je n'étais pas aussi défunt. Il me répondit que j'avais l'air d'être très vivant et que, lorsque j'aurais déjeuné, il n'y paraîtrait plus. Je le crus ; je me levai et je fis bien, car, l'instant d'après, on nous annonça une ascension pour reconnaître l'état de la place que l'on pressait de capituler. Cette ascension eut lieu par le plus beau temps du monde, et, pendant ce temps, le canon et les bombes allaient leur train. J'ignore si nous coopérâmes à décider le commandant à se rendre : ce qu'il y a de certain, c'est que la capitulation fut signée et que le soir même nous allâmes voir partir la garnison hollandaise, à laquelle on avait accordé les honneurs de la guerre, mais qui n'en restait pas moins prisonnière. Je me souviens très bien de l'humeur qui se manifesta sur la figure du général hollandais lorsque, à peine passé dans nos rangs, il entendit retentir au loin un coup de canon suivi bientôt de plusieurs autres. « Messieurs, dit-il à nos généraux qui l'entouraient, si j'avais entendu quelques heures plus tôt ce signal, vous ne seriez peut-être jamais entrés dans Charleroy. » L'événement prouva qu'il avait raison : ce canon était celui de l'armée qui venait débloquer Charleroy, et si cette ville n'avait pas été prise le jour de la bataille de Fleurus, l'armée française eût probablement subi une défaite complète.

Charleroy rendu, nous reçûmes l'ordre de nous porter en avant avec le quartier général, qui s'établit au village de Gosselies. Les Autrichiens s'avançaient de leur côté sous les ordres du prince de Cobourg et tout annonçait une collision prochaine.

Nous couchâmes dans une grange et, dès quatre heures du matin, le 8 messidor (26 juin 1794), un aide de camp nous apporta l'ordre de nous rendre sur le plateau du moulin de Jumey, où se plaçait le quartier général. La plaine de Fleurus peut se comparer à nos plaines de la Beauce, où l'œil parcourt aisément dix lieues d'horizon : le moulin de Jumey s'élevait à peu près au centre de nos positions et se détachait sur un petit monticule. Je fus détaché avec un de mes camarades pour aller chercher des vivres dans un des hameaux placés entre la ligne du quartier général et celle des avant-postes, où l'action était déjà engagée : nous fîmes notre course rapidement ; mais, quand nous revînmes, l'aérostat s'était élevé et son disque éclatant nous servait de point de ralliement. Nous trouvâmes, au pied du moulin, le général Jourdan et le fameux représentant Saint-Just en grande conférence. Ce dernier, en mission près de notre armée, me parut un jeune homme d'une figure assez douce, peu imposante. Sur son front perçait déjà quelque inquiétude. Pour nous, dans ce moment, nous ne songions qu'à déjeuner, pendant que notre capitaine et le général de division Morlot, élevés à plus de douze cents pieds, s'occupaient de leurs observations. Vers

midi, les communications des observateurs avec la terre devinrent plus fréquentes. Elles avaient lieu au moyen des sacs de lest dont on annonçait l'envoi par des signaux : les sacs ici contenaient un écrit et n'étaient confiés qu'à l'officier des aérostats, chargé lui-même de les remettre aux mains du général. Ces fréquentes missions nous parurent avoir une signification qui se manifestait encore par le rembrunissement des figures de messieurs de l'état-major. Le canon semblait se rapprocher dans toutes les directions, ce qui annonçait assez clairement que l'ennemi avançait, et deux heures ne s'étaient pas écoulées que le mouvement de retraite ne fût très prononcé ; nous nous amusions cependant à regarder les nombreux prisonniers qu'on amenait au quartier général : tous ces hommes, Hollandais, Allemands, Moldaves, Valaques, regardaient d'un œil stupide cette énorme machine élevée dans les airs, semblant s'y soutenir seule, car à peine apercevait-on les cordes. Quelques-uns étaient prêts à se jeter à genoux et à l'adorer, tandis que d'autres, lui montrant le poing d'un air farouche, répétaient en leur langue : « Espions, espions,



LES FOURNEAUX FURENT ACHÉVÉS... (Page 167)

pendus si vous êtes pris. » Cette prédiction nous amusait médiocrement, mais comme, en attendant la pendaison, nous ne voulions pas mourir de faim et que nous avions trouvé du lait pour la soupe, nous nous apprêtions à la manger, lorsque vint à passer le représentant Saint-Just. Il n'était plus, comme le matin, accompagné de courtisans, il était seul et avait la mine fort allongée. Ma foi ! nous crûmes devoir l'inviter à partager notre frugal repas, mais il nous remercia et passa son chemin, peu curieux de se mêler à des sans-souci tels que nous.

Cependant l'aérostat restait immobile et la retraite s'effectuait sur toute la ligne : on voyait défilier au galop l'artillerie, les caissons, les charrettes de vivandières ; la route de Charleroy était obstruée et nous entendions dire autour de nous que l'ennemi cherchait à la couper en nous rejetant sur la Sambre. L'inquiétude nous prit à notre tour. Chacun croyait la bataille perdue ; il était cinq heures du soir et la route, couverte de tous les charrois de l'armée, ne nous promettait pas une marche prompte et facile : tout à coup, le canon qui tout à l'heure se rapprochait s'éteignit à la gauche de l'ennemi et ne résonna plus que faiblement et par intervalles. Ce changement à vue nous surprit agréablement ; mais nous n'en apprîmes la raison qu'en arrivant à Charleroy : les deux ailes de notre armée avaient fléchi pendant toute cette journée ; notre centre seul avait maintenu ses positions et le prince de Cobourg, ignorant la reddition de Charleroy, avait porté sur ce point sa plus formidable colonne, espérant nous prendre à revers ; mais aussitôt que cette colonne avait paru devant Charleroy, l'artillerie avait ouvert un feu épouvantable et l'effroi causé par la surprise avait été tel que les canonnières autrichiens avaient coupé les traits des chevaux, abandonné leurs pièces et qu'une déroute totale s'en était suivie. La journée était donc *notre* : nous rentrions à Charleroy mourant de faim et de fatigue : l'aérostat avait été élevé pendant dix heures consécutives et, sans prétendre ridiculement qu'on lui devait le gain de la bataille, on ne peut nier que son effet matériel et moral n'eût participé au succès. Nous sûmes d'une manière positive que l'aspect de cette magnifique tour, improvisée au milieu d'une plaine où rien ne gênait l'observation, avait porté une espèce de découragement parmi les soldats étrangers qui n'avaient nulle idée d'une chose pareille. Les mouvements de l'artillerie et des masses ennemies avaient été signalés au général Jourdan aussitôt qu'effectués et, s'ils étaient changés ou modifiés, une communication du général Morlot en prévenait sur-le-champ. Cet avantage était immense, mais sans la reddition de Charleroy il est probable que nous nous en serions fort mal tirés.

En arrivant à Charleroy, on nous donna pour abri une maison qui avait été percée à jour par les boulets et nous dûmes aller dormir sur notre paille sans avoir soupé. Le lendemain, nous suivîmes le mouvement de l'armée sur Bruxelles et Namur. Nous revîmes le village de Gosselies et nous fûmes cam-

pés dans le bourg même de Fleurus, qui venait de donner son nom à la bataille. Là, on fit un temps d'arrêt, l'ennemi s'étant fortifié à la bifurcation des chemins de Bruxelles et de Namur, au lieu dit les Quatre-Bras. Il fallut emporter cette position par une collision nouvelle, mais, après cette affaire qui fut assez sérieuse, car elle dura toute une journée, la route de Bruxelles était libre et nous y entrâmes deux jours après en triomphateurs.

Je ne décrirai pas le reste de cette campagne, qui nous mena de Bruxelles à Liège, de Liège à Aix-la-Chapelle, où l'on nous assigna nos quartiers d'hiver. J'y pris bientôt de douces habitudes près d'une des plus jolies personnes de la ville, et elles allèrent jusqu'à me faire écrire à mon tuteur une lettre très senti-



LA BATAILLE DE FLEURUS (Page 169).

mentale afin de lui demander son consentement à mon mariage. Je n'eus pas le temps d'avoir la réponse. On formait une deuxième compagnie, dont je venais d'être nommé second lieutenant et je reçus l'ordre de me rendre à Paris.

Je n'y fis qu'un très court séjour. Il avait été décidé que la première compagnie se rendrait à l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par le général Jourdan, et que le capitaine Coutelle organiserait la seconde, attachée à l'armée du Rhin, commandée par le général Pichegru. Nous devions éclairer le siège de la

ville de Mayence, devant laquelle le général Lefebvre était arrêté depuis onze mois. Je partis donc avec Coutelle pour Creutznach, où nous devions établir le parc de l'aérostat : nous y restâmes le moins possible, car nous avions hâte de nous rendre devant Mayence, où nous étions attendus. Il est difficile de se faire une idée de l'aspect que présentaient les environs de cette ville : tout avait été ravagé à six lieues à la ronde ; pas un village, à peine une malheureuse chaumière nous offrait-elle un abri ; il n'était resté que quelques Juifs qui cherchaient à tirer du soldat le peu d'argent, ou plutôt d'assignats, qu'il recevait pour sa solde. C'est dans cet état de misère que nous restâmes plus d'un an devant Mayence. A notre première ascension, les généraux autrichiens ayant demandé un armistice, vinrent hors de la place assister à notre opération. L'ascension fut fort belle : le capitaine et un officier du génie planèrent une bonne heure à portée de canon des remparts et nous fîmes galamment les honneurs de ce qui restait à terre ; on causa assez cordialement et, après avoir assisté à la descente des observateurs, chacun se retira chez soi fort satisfait de ces civilités réciproques. La seconde ascension fut moins agréable : Coutelle ayant voulu s'élever par un vent très violent fut ramené à terre par une bourrasque qui faillit briser la nacelle et le força à renoncer à son projet. Les hommes souffraient : l'aérostat lui-même, sans abri et fatigué par les intempéries de la saison, avait besoin de réparations. On nous assigna pour hivernage la petite ville de Franckenthal, à deux lieues de Manheim, où le général Pichegru avait son quartier général. Ce fut là que je fis ma première ascension comme officier.

Peu de jours après, on nous manda au quartier général pour commencer notre campagne en passant le Necker.

Pour éviter l'entrée à Manheim, dont il eût fallu, non sans peine, traverser les fortifications, on plaça l'aérostat dans une enceinte fermée avec des piquets et des cordes et on y laissa une sentinelle. Lorsque nous revînmes le soir de chez le général en chef, chez qui nous avions reçu l'ordre de nous porter aux avant-postes, nous nous rassemblâmes dans la tente du capitaine pour régler notre départ. Tout à coup une explosion très forte se fit entendre du côté de l'aérostat. La sentinelle crie : *Aux armes !* Chacun court au bruit et nous trouvons notre pauvre camarade blessé et l'aérostat criblé d'une multitude de trous et de déchirures occasionnées par une grêle de plombs et de petits clous dont avait été chargée l'arme destinée à le mettre hors de service. On eut beau faire des recherches pour découvrir le coupable, la nuit, le voisinage du fleuve, probablement la connaissance des localités, le mirent à l'abri des perquisitions. Il nous restait plus qu'à dresser procès-verbal du fait, que l'on porta le lendemain à la connaissance du général en chef, et à vider l'aérostat pour nous assurer de la gravité des avaries qu'il venait de subir. Il paraît qu'on s'attendait déjà à se reporter de ce côté-ci du Rhin, car nous reçûmes l'ordre de nous diriger sur Strasbourg et nous fûmes cantonnés aux environs de cette place. Nous y reçûmes une nouvelle organisation : le capitaine Coutelle fut appelé à Paris et chargé, avec le grade de chef de bataillon, du commandement des deux compagnies. La première resta attachée à l'armée du Rhin, dont Moreau devenait général en chef à la place de Pichegru : le premier lieutenant, Delaunoy, en devint capitaine, et je pris sa place. La seconde compagnie, commandée par notre second lieutenant, M. Lhomond, nommé capitaine, passa à l'armée de Sambre-et-Meuse, toujours commandée par Jourdan. Ce mouvement nécessita des allées et venues et je dus faire un voyage de quelques jours à Paris pour chercher mon brevet et renouveler ma toilette, qui se ressentait de nos campagnes. Paris, en pleine misère, était continuellement sous le coup de quelque émeute. Un jour que je traversais, en uniforme, la place du Carrousel, je me trouvai tout à coup au milieu d'une foule de femmes qui allaient en masse demander du pain à la Convention. La première qui m'aperçut s'écria, en me sautant au cou : « Ah ! voilà un de nos défenseurs de la patrie, il faut l'embrasser, » et, poussé au milieu de la troupe, je me vis, nouveau Paris, poussé, froissé, baisé par toutes ces Hélènes avinées. Quand j'en sortis, tout ahuri, le cœur pensa me manquer et je fus tenté d'aller me purifier dans la Seine comme je l'avais fait à Maubeuge pour me purifier de la vermine du collège.

A mon retour, je trouvai l'aérostat à Molsheim et nous nous apprêtâmes à suivre l'armée qui s'avancait en Allemagne. Elle avait déjà passé Rastadt quand nous la rejoignîmes et se dirigeait sur Stuttgart. Je dois garder pour mes souvenirs intimes une aventure aussi piquante qui m'arriva pendant le court séjour que nous fîmes à Stuttgart. Je dois pourtant en rapporter ici ce qui concerne l'aérostation, parce que le fait d'une dame assez hardie pour monter à cette époque dans un aérostat ne se représenta qu'une fois à notre première compagnie, où le capitaine Lhomond s'éleva avec une dame à Wurtzbourg tandis que j'en faisais autant à Stuttgart : la différence était que ma compagne de voyage était une demoiselle, qu'en la ramenant à terre j'étais fort amoureux et que selon mon habitude, du reste fort morale, je voulais à toute force me marier. Ici, comme à Aix-la-Chapelle, après quatre jours d'un feu inextinguible, nous reçûmes l'ordre de partir et il fallut se séparer pour ne jamais se revoir. J'avais pourtant bien promis de revenir et de l'enlever, s'il était nécessaire, mais l'homme propose et les événements disposent.

Nous arrivâmes le même soir au quartier général à Donawerth. Nous dûmes faire une ascension pour reconnaître où se trouvaient les principales forces ennemies qui garnissaient l'autre rive du Danube.

Le capitaine me dit en me remettant un ordre qu'on venait d'apporter :

« Voilà la demande d'un rapport à faire. Monte vite et fais-le. » Je sautai dans la nacelle. Je jetai le drapeau de départ et me voilà parti, mais parti comme une flèche lancée par le plus robuste archer. Dès le premier moment, je vis le danger, car, à la manière dont je montais, je vis que mes jeunes gens étaient dominés par l'énorme force ascensionnelle qui m'emportait. A chaque instant j'entendais craquer les cordes d'ascension ainsi que le filet dont les mailles s'échappaient. Je calculais que je n'avais aucun moyen de déperdition pour le gaz puisque depuis longtemps on n'utilisait plus la soupape ; que, si l'une des cordes cassait, il était clair que le globe de taf-



LES GÉNÉRAUX AUTRICHIENS VINRENT ASSISTER A NOTRE OPÉRATION (Page 170)

fetas s'élèverait et irait se perdre dans les nues, pendant que le filet, la nacelle et celui qui l'occupait tomberaient comme une pelote au milieu des camarades. Toutes ces combinaisons n'étaient pas plaisantes et pourtant je les faisais d'assez grand sang-froid. Pendant ce temps, je montais toujours sans que mon ascension fût ralentie autrement que par des secousses qui attestaient qu'on faisait en bas tout ce qu'on pouvait pour me sauver. C'est dans cette espèce d'agonie expectante que j'arrivai à deux cents toises et je remarquai alors que le poids des cordes rendait le mouvement moins accéléré. J'essayai de donner le signal d'arrêt, et ce ne fut pas sans une vive satisfaction que je vis l'aérostat obéir et rester stationnaire. Je respirai alors et je jetai les yeux autour de moi : en vérité, je me crus payé de mon alerte par l'admirable spectacle qui frappait mes regards. Ma vue s'étendait sur plus de vingt lieues du majestueux fleuve qui coulait en serpentant à mes pieds : l'armée autrichienne se retirait en disputant le terrain devant l'armée française dont les dernières colonnes s'occupaient encore à traverser le Danube. Quelques escarmouches d'avant-poste se dessinaient à ma gauche tandis qu'une batterie ennemie cherchait à retarder le passage de nos bataillons. Tout ce magnifique panorama se développait pour moi, pour moi seul, qui planais en ce moment dans les airs comme l'aigle de ces montagnes que j'apercevais dans le lointain. Je rédigeai tranquillement mon rapport, puis j'ordonnai la descente qui ne se fit pas sans secousses, mais enfin j'arrivai à terre. Mon bon curé et mes camarades me reçurent comme un échappé du Cocyte; chacun me fit voir la paume de ses mains saignante et sciée par les cordes, en m'expliquant que pour ne pas les lâcher, une partie d'entre eux se laissait enlever de terre jusqu'à ce que l'autre moitié fût bien assurée d'être enlevée à son tour, et c'est ce qui avait produit ces secousses et ces craquements que j'avais ressentis.

Quelques jours après, nous partîmes pour Augsbourg.

Malheureusement il fallut bientôt quitter cette charmante petite ville : Tandis que Moreau s'avançait au cœur de l'Allemagne pour donner la main à l'armée d'Italie qui marchait par le Tyrol, Jourdan qui devait le soutenir avec l'armée de la Sambre s'était laissé battre à Wurtzbourg et se voyait forcé de se retirer devant l'archiduc Charles qui, par cette manœuvre, menaçait les derrières de l'armée du Rhin. Moreau, alors à Munich, se décida à opérer sa retraite et nous reçûmes l'ordre de nous retirer par le plus court chemin.

Mais ce chemin était déjà infesté par les troupes légères de l'ennemi. En conséquence, il fallut nous joindre à d'autres corps et marcher militairement. L'aérostat fut vidé, l'enveloppe chargée sur un fourgon et, un convoi d'artillerie se trouvant prêt à partir, nous nous réunîmes au détachement qui l'escortait, ce qui forma avec la compagnie un effectif d'environ 200 hommes, mal

armés, car nous n'avions que nos sabres, les pièces n'avaient pas de munitions et nous avions à parcourir plus de cinquante lieues de pays. La première journée se passa fort bien, la seconde commença de même et déjà nous respirions lorsque, la sortie d'un village, sur la route qui, à cet endroit, était bordée à quelque distance de collines assez élevées, nous aperçûmes un corps de cavalerie assez nombreux marchant parallèlement à nous et



GALANTRIE AÉROSTATIQUE (Page 170)

dont les armes reluisaient au soleil. Les artilleurs coururent à leurs pièces qui n'avaient que deux gargousses à tirer et nous continuâmes ainsi notre chemin sans que l'ennemi se mît en devoir de nous attaquer. Il nous suivit encore le lendemain, mais nos pièces de campagne et notre bonne contenance lui en imposèrent et, en arrivant à Rastadt, il nous avait quittés. Nous arrivâmes sains et saufs à Strasbourg et de là à Molsheim où le parc de l'aérostat était établi.

Cette fameuse retraite de Moreau avait mis fin à la campagne active et j'obtins un congé pour me rendre à Paris; je n'y restai

que le temps strictement nécessaire pour mes affaires. J'avais hâte de retourner à Strasbourg où je fus autorisé à transporter notre parc à la Robertsau, aux portes mêmes de la ville. Pendant que je me plaisais à faire valser les jolies alsaciennes, deux fois la fortune sembla m'offrir des occasions d'avancement militaire que je laissai échapper. D'abord ce fut l'expédition d'Égypte : Coutelle, notre commandant, friand comme il l'était de toutes les aventures, avait demandé qu'une de ses compagnies y fût adjointe. Il fut donc décidé qu'un aérostat serait embarqué et la seconde compagnie fut désignée ; par suite d'une erreur des bureaux, la première partit, mais la bataille d'Aboukir anéantit le matériel, les officiers et les hommes furent utilisés dans les compagnies du génie ; Coutelle, accouturé d'un costume d'Arabe, alla jusqu'en Ethiopie explorer les sources du Nil.

La seconde occasion fut plus étrange et moins guerrière. La guerre menaçait de se rallumer avec l'Empire. Les généraux rejoignaient de toutes parts et l'on attendait à Strasbourg l'arrivée de Jourdan nommé général en chef de l'armée du Rhin. Un soir que je rentrais à l'hôtel de France où je logeais, j'entendis un grand bruit : une grande voiture de voyage s'arrêta devant la porte, j'en vis sortir le général que je reconnus parfaitement, mais qui me parut vieilli, et qui, à ma grande surprise, se retourna pour donner la main à une personne portant une espèce d'uniforme, c'est-à-dire vêtue d'une redingote bleue et coiffée d'un chapeau à grand plumet. Cette personne, s'appuyant familièrement sur le bras du général, recommanda d'un ton de voix très haut, mais assez singulier, qu'on eût grand soin de ses cartons et qu'on les montât de suite dans ses appartements. J'étais resté tout abasourdi sur le palier, quand le prétendu aide de camp passa devant moi, jeta un regard de mon côté, parut surpris à son tour, mais continua son chemin sans tourner la tête et riant aux éclats avec le général. « Parbleu, me dis-je, voilà qui est plaisant, je jurerais presque que j'ai connu de près monsieur l'aide de camp, c'est sans doute une ressemblance, mais elle est frappante. » Je m'en allai rêvant à cette singularité ; en rentrant, on m'apprit qu'un domestique du général était venu s'informer si je demeurais à l'hôtel et m'engager dans ce cas à passer le lendemain matin chez le général, en demandant à parler à son premier aide de camp. Désormais, plus d'incertitude : je savais à qui j'avais affaire, mais le souvenir de ce qui s'était passé ne laissa pas de m'inquiéter sur les suites de ce rendez-vous. Un mot de confession est nécessaire : On se souvient que j'avais eu à Aix-la-Chapelle une velléité de mariage qui avait échoué devant les nécessités du service. Ce premier feu s'était éteint, d'abord par l'absence, mais aussi par les rapports de jeunes officiers de ma connaissance qui m'avaient prouvé quel rôle de dupe j'allais jouer. Il m'en était resté un ressentiment profond quoique mélangé de sensations très amoureuses, de façon que rencontrant ma conquête à Paris lorsque j'y fus appelé pour mon grade de premier lieutenant, je combinai tellement ma colère et mes désirs que je profitai d'un caprice pour satisfaire les uns et que je contentai l'autre en partant le lendemain sans dire adieu ni merci. Certes le délit

était notoire ; on pouvait m'en avoir gardé rancune et c'est ce que j'allais savoir le lendemain, car je ne pouvais me dispenser de répondre à l'assignation.

Je me présentai de bonne heure chez « monsieur l'aide de camp » qui, n'en déplût à son titre, occupait l'appartement d'honneur et je fus admis dès que je fus nommé. Je le trouvai à demi couché sur un sofa, dans son costume masculin assez coquettement arrangé pour que l'on pût se douter de ce qu'il cachait. Il me fit signe de m'asseoir et lorsque le domestique se fut retiré : « Avouez, me dit-il — ou plutôt me dit-elle — que je serais en droit de vous quereller de la manière plus que leste dont vous avez reconnu mes bontés, mais, comme j'ai coutume de rendre le bien pour le mal et que j'aime mes amis pour eux autant que pour moi, dites franchement si dans la position où je me trouve je puis être utile à votre avancement ou à votre fortune : ne craignez pas d'abuser de mon crédit ; je ne vous offre rien qu'il ne me soit facile de réaliser. — Je le crois, lui répartis-je en riant, mais ma fortune s'est améliorée depuis notre dernière entrevue, l'état militaire me fatigue et m'ennuie ; toute mon ambition est de le quitter aussitôt que la paix me le permettra : je compte alors donner ma démission et m'en aller à Paris jouir du peu de bien que je possède et que je ne désire pas augmenter. — Ainsi, vous refusez mes offres, me dit-elle. Eh bien ! à la bonne heure ; mais, si vous en aviez besoin, souvenez-vous que vous me trouverez toujours dans les mêmes dispositions et j'espère qu'à mon retour à Paris, à la fin de cette campagne, ma position y deviendra telle que les moyens ne me manqueront pas pour être utile à mes amis. » Elle me tendit sa blanche main que je baisai bien respectueusement et je sortis, enchanté d'en être quitte pour un aussi amical entretien.

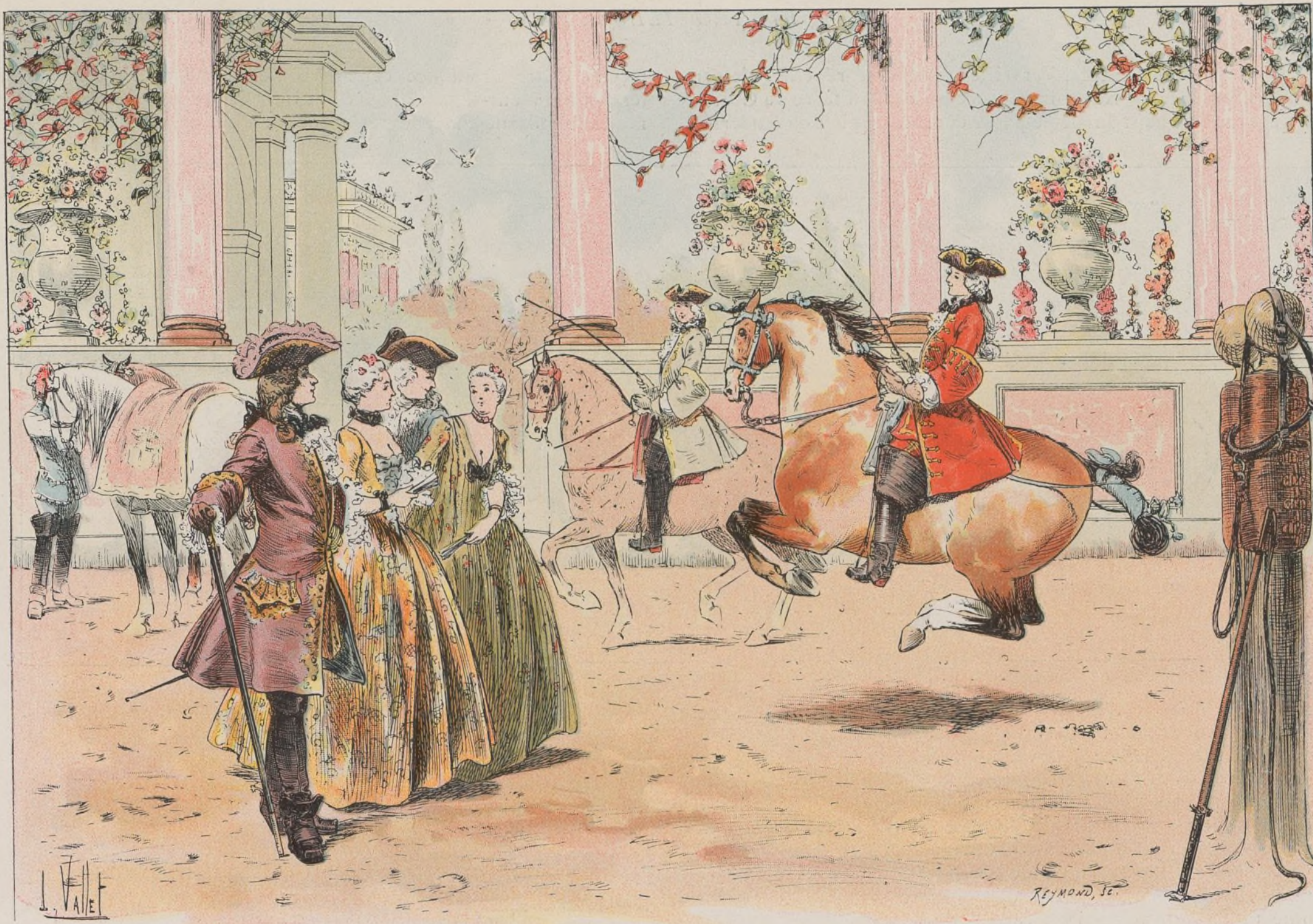
Ce que je lui avais dit au reste était la pure vérité. Nous nous apercevions que nos puissants protecteurs avaient cessé d'être influents dans les conseils du gouvernement. Nous n'étions plus servis comme nous avions l'habitude de l'être, nos demandes restaient sans réponse dans les cartons du ministère, et quoique nous eussions tout préparé pour entrer en campagne, dès que la campagne s'ouvrirait, nul ordre ne nous venait. Voyant qu'on ne me faisait que des réponses évasives, je prévis une dislocation et pour me mettre à l'abri d'une translation qui eût contrarié mes projets, j'adressai au ministre ma démission appuyée de certificats de médecins de l'armée et fondée sur le délabrement de ma santé qui me forçait de quitter le service.

Avant qu'elle fût acceptée, j'eus le temps de revoir passer à Strasbourg, Jourdan, toujours accompagné de son précieux aide de camp. Il paraît qu'il avait prétendu tout mener à l'armée, le Gouvernement s'en était ému et avait rappelé le général en chef.

Le capitaine m'apporta enfin mon congé définitif : Je fis aussitôt mes adieux à mes camarades qui, je puis le dire, ne me virent pas partir sans regret, car nous avions vécu dans la plus parfaite harmonie, et, dans ma carrière militaire, je n'ai eu ni à subir ni à ordonner une punition. Très peu de temps après, le corps des aéroliers était dissous.

(Illustrations de F. de Myrbach.)





LES Chevaux et la Voiture SOUS LOUIS XV^(*)



tant de dorures qu'il en peut supporter»; dans ce carrosse, M. de Lichtenstein, M. le prince de Pons et l'introduit, M. de

(*) Voir le *Figaro Illustré*, fascicule de Juin.

Sous le Roi bien-aimé, le luxe des équipages est poussé à un point dont on se fait difficilement idée. Les quelques rares voitures qui existent encore éparses dans différents musées, alors qu'il serait si rationnel et si intéressant de faire, comme à Madrid, un musée du luxe et de l'art équestre, ces quelques voitures peuvent à peine nous aider à évoquer les merveilles de cette belle époque.

Le 24 décembre 1738, M. le prince de Lichtenstein, ambassadeur de l'Empereur, fait son entrée à Versailles après l'avoir faite la veille à Paris, et sans répéter la description minutieuse qu'en donne *Le Mercure* (décembre 1738, page 2,702), je dirai rapidement en quel ordre magnifique le prince arriva au château. Le premier carrosse qui pénétra dans la cour est celui de l'introduit des ambassadeurs, puis vient celui du prince de Pons, nommé par le Roi pour accompagner l'ambassadeur; ces deux carrosses sont vides; après, c'est le carrosse du Roi, spécialement destiné aux ambassadeurs et qui est « chargé d'au-

Saintot; suivent : le carrosse des écuyers de la Reine, « qui est fort vilain »; le carrosse de l'ambassadeur, « extraordinairement riche et chargé de beaucoup de bronzes, lesquels sont parfaitement bien travaillés, le dedans de velours cramoisi fort chargé de dorures, mais de bon goût »; il est traîné par huit grands chevaux bais, magnifiquement harnachés, et les panneaux sont couverts de merveilleuses peintures; ce carrosse est suivi par un second à huit places, traîné aussi par huit chevaux harnachés de bleu et très chargés d'or; le dedans en est garni de velours bleu avec les crépines et la cartisane d'argent; suivent : une calèche dont l'intérieur est de velours vert, une berline garnie de bronzes dorés, et enfin le carrosse du prince de Ligne, attelée de six chevaux pie.

« Ces neuf carrosses, précédés de plusieurs gentilshommes, d'écuyers, pages et palefreniers à cheval, et accompagnés de grand nombre de valets de pied fort magnifiquement vêtus, prennent à droite en entrant dans la cour, passent au pied des marches de la cour de marbre (ces marches ont été supprimées sous Louis-Philippe) et font le tour par-dessous les fenêtres de M. le Cardinal. »

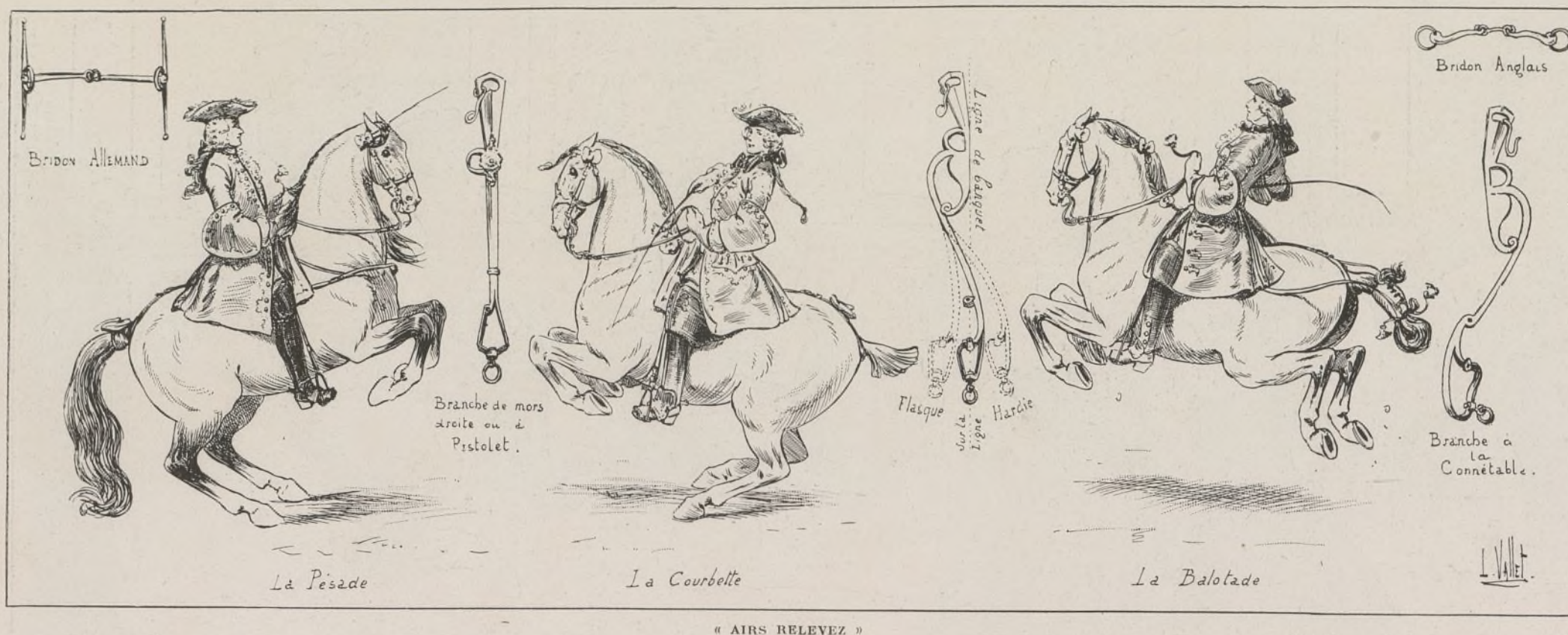
Pour le mariage de Madame avec l'Infant d'Espagne, en 1739, M. de las Minas, ambassadeur d'Espagne, fit faire quatre carrosses qu'il paya 200,000 livres; pour sa livrée, 120,000 livres, — chaque habit de laquais coûtant 800 livres, et il y en avait soixante-dix. Et quand on fit observer à M. de las Minas qu'il eût pu, sans que cela se vît, économiser 60,000 livres sur les dorures des carrosses, il répondit que l'Espagne voulait que tout fût au plus magnifique. Aux habits de ses gentilshommes et de ses écuyers il mit 60,000 livres. Le dimanche 23 août 1739, il vint faire sa demande avec cinq carrosses, dont un de velours vert dedans et dehors, et tout brodé d'or et d'argent.

Lorsque Madame Infante partit, le 31 août, pour Madrid, elle emmena deux carrosses du corps, une gondole, plusieurs berlines, chaises, surtout, et 900 chevaux, tant du Roi que de louage. Le Roi conduisit sa fille jusqu'au pont Colbert et dit au cocher en montant en carrosse : « A Madrid ! », ce qui est d'étiquette.

X, 29.

Il y a quelques années, Versailles sembla se réveiller de son long sommeil pour recevoir le successeur de Pierre le Grand. Si quelque revenant du siècle passé eût contemplé nos modernes

façons d'être grandiose et superbe, quel mépris, quelle tristesse aussi n'eût-il pas éprouvée devant la mesquinerie des cérémonies modernes, la pauvreté funèbre d'un luxe au rabais, la



« AIRS RELEVEZ »

lugubre uniformité d'un costume qui, comme l'a dit Musset, met tous les hommes en grand deuil ; et la grotesque exhibition des fiacres bien vernis qui servent à présent de voitures de gala. Tout ce luxe passé avait certes sa raison d'être, même au point de vue du bien social, car enfin, les grands seigneurs ne construisaient pas leurs voitures eux-mêmes, pas plus qu'ils ne brodaient leurs habits ; tout cela n'occupait-il pas un nombre infini d'ouvriers de tous les états, depuis les artistes de grand talent qui peignaient les panneaux des voitures jusqu'au peuple de domestiques que nécessitait cette multitude de chevaux ?

Et puis, quoi qu'on fasse, nous sommes des latins, le *panem et circenses* nous est toujours aussi nécessaire ; Ventre saint gris ! comme disait quelqu'un de bien français, si le pain a bien augmenté depuis cent ans, en revanche les *circenses* se réduisent à la revue du 14 juillet. Plus de joies des yeux, plus de délasséments aux soucis et à la tristesse toujours croissante de cette fin de siècle, où l'ennui ne le dispute qu'à la banalité. Le luxe et le charme de notre nouvelle Athènes ce sont les automobiles, leur odeur exquise et leurs délicieux conducteurs portant avec distinction cette casquette de chef de gare qui me semble vraiment bien peu parente du tricorne de Lauzun et de Richelieu.

Le nom du duc de Richelieu me ramène à mon sujet et au siècle où le ridicule snobisme n'avait pas remplacé le « chic français ». On sait que c'est ce brillant duc qui inventa ce qu'on appelait : les dolentes ou dormeuses. La première qu'il essaya lui fut amenée à Choisy, en 1742. Le jeudi 13 décembre, à neuf heures du soir, en présence d'une trentaine de personnes qui composaient la suite royale, il partit pour aller tenir les Etats de Languedoc. « Il a fait faire une chaise de poste où l'on porte dans un coffre, derrière, à manger pour plusieurs jours ; et sur le devant, il y a de quoi mettre trois entrées toutes prêtes à mettre au feu, de sorte que son cuisinier, qui le suit, s'avançant un peu avant lui, avec le panier où sont les entrées, lui tient son dîner ou son souper prêt également partout. Outre cela, il a fait mettre dans cette chaise un lit où il est couché entre deux draps ; il se déshabilla donc à Choisy, et après que l'on eût baigné le lit de sa chaise, il y monta, se coucha en présence de trente personnes qui étoient là, et dit qu'on le réveillerait à Lyon. »

Ces voitures furent bientôt imitées et même perfectionnées. Dans le beau livre de Roubot, qui parut une trentaine d'années plus tard, on trouve, à l'article *Menuisier en voiture*, le plan et description complète et détaillée d'une « Dormeuse ».

Les chaises de poste, nom qui depuis s'est étendu à tort à différentes sortes de voitures de voyage, étaient alors généralement à une seule place, et le plus étroites possible, afin que la personne

qui s'y plaçait n'y entrât qu'à peine ! Cette observation était essentielle, parce que, quand ces voitures étaient trop larges, le balottement inévitable fatiguait beaucoup ; au lieu que quand elles étaient juste à la grosseur de la personne, on y était bien moins fatigué. La portière ouvrait devant, en se rabattant sur le garde-crotte ; ce genre de portière s'appelait à la *Toulouse*. Elles s'attelaient : le sous-verge entre les brancards et le porteur à un palonnier fixé au brancard de gauche. Comme dans la poste à la française, le porteur était à une bonne longueur de selle en avant du sous-verge, de façon à ce que dans les descentes ou les tournants le mors du sous-verge fût bien à portée de la main du postillon. A une cinquantaine de mètres en avant courait un piqueur chargé de faire faire place ou de préparer les relais, et souvent, derrière était un garçon d'attelage menant un cheval de main. Ces deux chevaux de rechange s'appelaient « les badinants ». A l'arrière de la chaise, qui était à *cul-de-singe* ou à *l'écrevisse*, selon son mode de suspension, il y avait une petite plate-forme sur laquelle pouvait monter un laquais, mais où généralement, dans les voyages un peu longs, on attachait les bagages. On ne se servait pas des chaises de poste que pour voyager, mais aussi pour les courses ordinaires et même pour aller aux rendez-vous de chasse ; il y en avait de merveilleusement peintes et ornées, tout comme les chaises à porteurs.

Seules, les voitures ou carrosses des gens titrés entraient dans la cour royale à Versailles, à Compiègne, à Fontainebleau, dans tous les châteaux royaux et exception seule en fut faite pour celles du comte de Tessin, quoiqu'il ne fût ni titré ni ambassadeur.

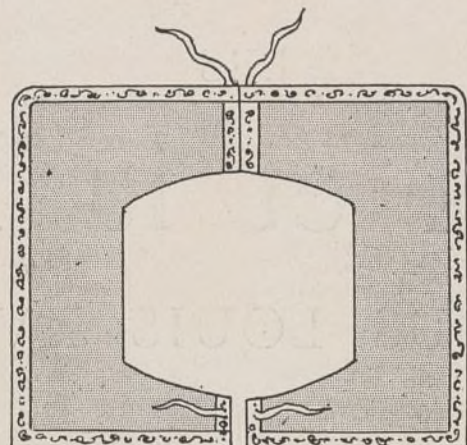
A Versailles, les carrosses n'entraient plus dans la cour quand le Roi était couché, et on faisait sortir ceux qui s'y trouvaient. A Compiègne, on fermait également la porte de la cour quand le Roi et la Reine étoient couchés ; mais on n'en faisait pas sortir les carrosses, quoique l'appartement de la Reine donnât précisément sur cette cour.

Lorsque le Roi sortait en carrosse ou en calèche, il y avait toujours deux de ces voitures qu'on appelait du *corps*. Mais

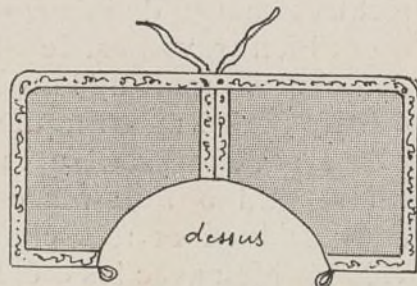
la différence était que, s'il s'agissait de calèches, celle où le Roi était marchait la première au lieu que s'il s'agissait de carrosses, celui où le Roi n'était pas marchait le premier. Pour la procession du Saint-Sacrement, Sa Majesté ne sortait qu'avec deux carrosses à deux chevaux (en 1738, pour le renouvellement du vœu de Louis XIII, il y alla à huit chevaux).

Il était d'étiquette qu'il n'y eût que des chevaux gris au carrosse de la Reine.

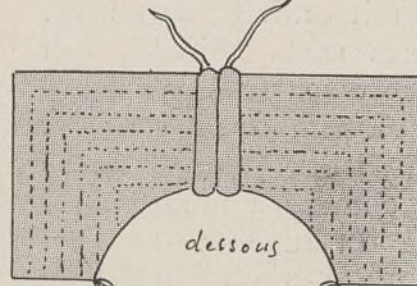
Lorsque le Roi ou la Reine devaient manger en route, il y avait ce que l'on appelait des « cantines », boîtes d'argent,



Housse en boîte

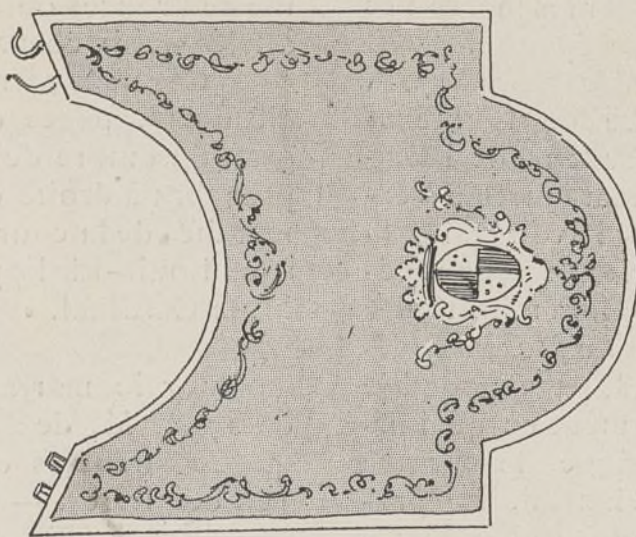


dessus



dessous

Housse en bottine



Housse de main

HOUSSES

LOUIS VALLET



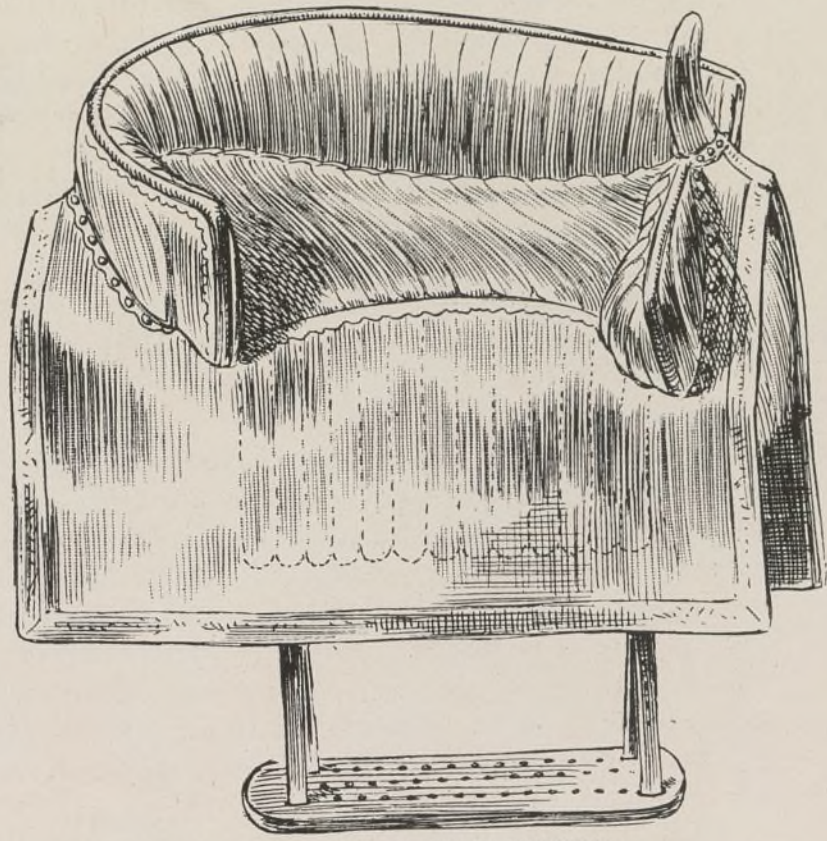
(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1898 by Jean Boussod, Manzi, Joyant & Co.

LE TRINEAU

renfermant des mets gras ou maigres, mises dans une cassette fermant à clef; le premier écuyer devant avoir soin, lorsque la cassette était remplie, de se faire apporter la clef et de la remettre lui-même au Roi ou à la Reine.

Lorsque le Roi partait en campagne, il y avait dans sa suite

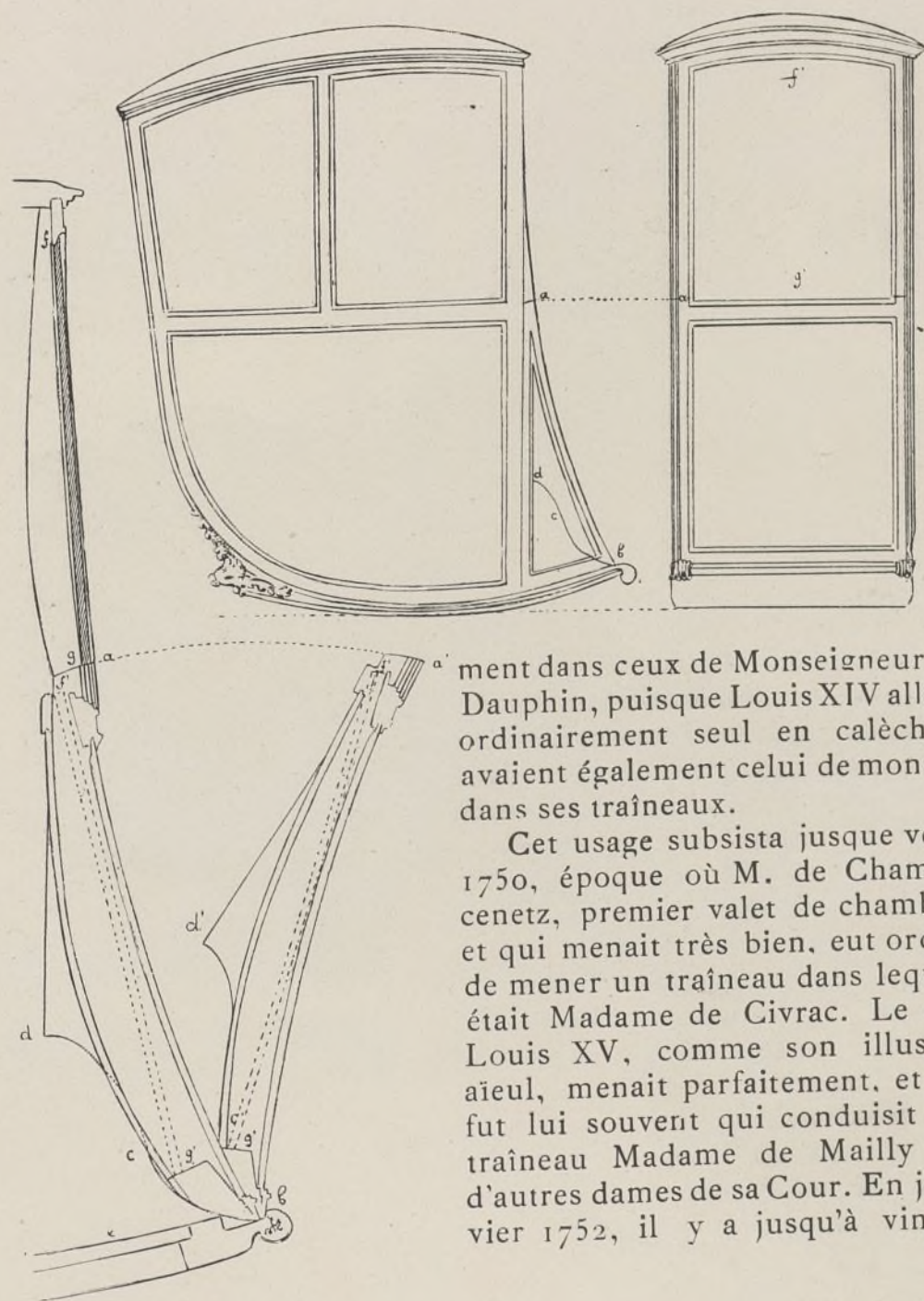


SELLE A LA PLANCHETTE

douze *sommiers* chargés de porter à cheval derrière eux une cantine pour les haltes du Roi; ces *sommiers* portaient un uniforme bleu avec un petit galon d'argent sur toutes les coutures, pour les différencier des officiers ordinaires de la bouche, qui avaient ce même uniforme bleu, mais avec un galon d'or plus ou moins grand, suivant leur grade.

Nul n'avait droit de monter dans les carrosses du Roi sans être appelé par le Roi lui-même; une ordonnance rendue sous le ministère du duc de Bourbon le dit expressément. Cependant le capitaine des gardes et M. le Premier (le premier écuyer) montaient quelquefois immédiatement après le Roi sans être nommés. Lorsque le Roi avait avec lui les princes du sang, les trois places du fond de la seconde voiture étaient pour le grand chambellan, le premier gentilhomme de la Chambre et le capitaine des gardes.

Sous le règne de Louis XIV, les gentilshommes qui avaient l'honneur de monter dans les carrosses du Roi (ou plus juste-



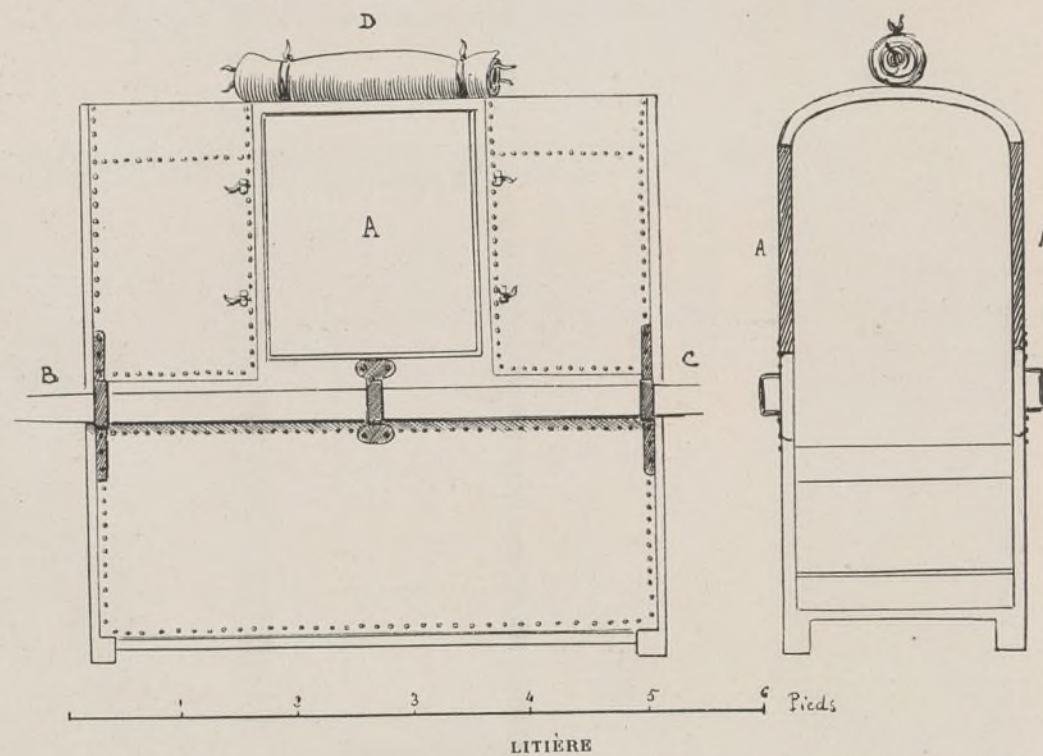
CHAISE DE POSTE (COUPE ET ÉLEVATION) — PORTIÈRE A LA TOULOUSE

quatre traîneaux à la promenade, avec soixante chevaux de relais.

Lorsque le Roi montait à cheval en descendant de son carrosse, le premier valet de pied en charge et par conséquent de la grande écurie, par droit de sa charge et préféablement à tout écuyer, tenait l'étrier du Roi; au lieu que quand le Roi montait à cheval à un relais, à la chasse, c'étaient les écuyers du Roi ou, à leur défaut, un page qui tenait la bride et l'étrier. A cette occasion, je citerai une anecdote qui montrera la douceur du roi Louis XV pour ceux qui avaient l'honneur de le servir. « En 1740, étant à la chasse et prêt à monter à cheval, on lui avait apporté deux bottes du même pied; il s'assit tranquillement et attendit en disant: « Celui qui les a oubliées est plus « fâché que moi ». Pour corroborer ce fait, le duc de Luynes raconte qu'en cette même année 1740, en mai, Louis XV étant à table, et au fruit, voulut mettre du sucre dans de la crème; il n'y en avait point dans le sucrier; il ne marqua pas la moindre impatience et dit en badinant: « On voit bien qu'il y en avait « hier ». Cela est loin du gros Louis XVI, réputé si bon et qui tue un petit chien qui avait eu le malheur d'éclabousser son bas.

Dans les voyages du Roi par tout le royaume, c'était la petite écurie qui choisissait et réquisitionnait les écuries. Mais, hors du royaume, en cas de guerre, c'était la grande écurie qui jouissait de ce droit.

C'était aussi la petite écurie qui fournissait les premiers chevaux au Dauphin, et comme il se servait des attelages et des



LITIÈRE

cochers du Roi, la petite écurie, en 1736, fut augmentée de deux attelages.

Je parlais tout à l'heure de l'entrée dans les carrosses du Roi et de la Reine. Ceux qui avaient l'honneur d'y monter pour la première fois payaient dix louis pour ceux du Roi et égale somme pour ceux de la Reine. C'était un droit que se partageait la livrée.

J'ai dit qu'ordinairement le Roi marchait à deux carrosses du corps. Ces deux voitures étaient égales, ainsi que le confirme ce mot de Louis XV à Fontainebleau: « Un jour qu'il y avait deux tables, l'une de douze, l'autre de vingt couverts, il demanda en riant à M. de Courtenvaux à laquelle il fallait qu'il se mit. M. de Courtenvaux répondit qu'il donnerait une marque de faveur à la grande table en s'y voulant bien mettre; sur quoi le Roi reprit: « Mais mes tables sont comme mes carrosses, « elles sont égales ».

Nul homme hors le Roi ou le Dauphin n'entrait dans les carrosses de la Reine. Cependant, il était d'usage que les hommes pussent monter dans celui du premier écuyer de la Reine.

A propos du premier écuyer de la Reine, une des prérogatives de ses fonctions était de porter le parasol de cette princesse, mais seulement lorsqu'elle se servait d'un petit parasol; lorsqu'elle se servait du grand, il était porté par un valet de pied.

Lorsque la Reine était montée dans sa voiture, la dame d'honneur montait sans être appelée et c'était elle qui appelait les dames nommées par la Reine; pour le second carrosse, on ne nommait point, parce que l'arrangement était fait avant que la Reine sortît et que les dames qui devaient la suivre avaient été averties.

Le confesseur de la Reine avait le droit d'avoir deux chevaux dans l'écurie de la Reine, pour son usage, mais il ne pouvait cependant en disposer que par l'ordre de M. de Tessé, premier écuyer de la Reine. Celui du Roi avait quatre chevaux pour son usage et il en disposait comme il voulait; il les nourrissait chez lui et le Roi lui en payait la nourriture.

Le 21 juillet 1742, la reine Marie Leczinska vint à la grande écurie en carrosse à huit chevaux et suivie de ses dames. Elle allait pour la première fois voir le Dauphin, élève de M. de Salvert, monter à cheval au manège.

On avait mis sur le balcon qui était à gauche en arrivant au château un tapis de pied et un fauteuil, et le Dauphin attendait la Reine à cheval. Elle arriva vers midi, monta au balcon et s'assit. Toutes les dames — elles étaient huit ou neuf, titrées et non titrées — restèrent un moment debout. L'archevêque de Rouen, l'évêque de Bayeux et le duc de Luynes étaient sur ce même balcon ; l'autre balcon était rempli de pages et de courtisans. On avait apporté des pliants du garde-meuble pour toutes les dames ; Madame de Luynes demanda à la Reine si l'on ne pouvait pas considérer le manège comme un spectacle et si, par conséquent, les dames non titrées ne pouvaient pas s'asseoir.

La Reine resta quelque temps sans répondre, et toutes les dames titrées s'assirent, puis, au bout de quelques minutes, la Reine se retourna et dit : « Ceci est comme un spectacle, pourquoi ces dames ne s'assoient-elles pas ? » Immédiatement toutes les dames prirent leur pliant et elles assistèrent aux exercices qu'exécuta le Dauphin avec la grâce et l'aisance qu'on y portait alors. Pour terminer, on fit venir quelques pages, qui montèrent des chevaux que l'on voulait montrer à la Reine.

Quand on évoque le souvenir de toutes les splendeurs de cette société où tout était si bien réglé et si bien à sa place qu'on a pu dire, avec juste raison, que la Révolution avait mis les maîtres à la cuisine et les valets au salon, on ne peut se défendre d'une grande impression de tristesse en se demandant ce que sont devenus et les admirables carrosses et tous les objets, selles et brides de grand prix, que nous serions si heureux d'admirer aujourd'hui ; tout cela fut pillé, dispersé, vendu aux étrangers, comme les merveilleux meubles de la Dauphine, de la marquise de Pompadour, de la comtesse du Barry, que le voyageur revoit, avec un douloureux serrement de cœur, au South Kensington Museum de Londres, où sont soigneusement conservées et étiquetées tant de merveilles provenant de Versailles, de Marly, de tous les châteaux de France.

Car, hélas ! c'est là qu'il faut aller pour se bien convaincre de la supériorité éclatante, incontestable, de l'art français du XVIII^e siècle.

Il faut s'y résigner.

C'est fini pour toujours de ce beau luxe d'un goût si pur et si sûr, qui a créé tant de beaux objets dont nous admirons les épaves. Nous en sommes réduits à copier servilement les beaux meubles de cette époque, dans notre impuissance à rien créer que du faux moyen âge étique et ennuyeux. Et, je le répète encore pour mieux l'affirmer, depuis le XVIII^e siècle, le sens du goût, le sens de la richesse et de la majesté semble perdu, et c'est fini du luxe des équipages et de celui de l'équitation.

Qu'on daigne jeter un regard au musée de Cluny, sur la délicieuse berline Louis XV qui y est conservée. Ce n'est que ce que nous appellerions une voiture de visites ; qu'on compare pourtant cette voiture et ses peintures exquises avec les berlines de soi-disant gala qu'on a faites ou réparées pour le voyage du czar ! à peine eussent-elle semblé dignes de voiturier les gens de la suite, et à coup sûr elles n'eussent pas figuré, même à la dernière place, à l'entrée d'un ambassadeur.

Revenons donc à cette prestigieuse époque, dans l'étude de laquelle on est si heureux d'oublier la pauvreté et la laideur de la nôtre.

Je trouve dans les mémoires du temps une assez curieuse étymologie du mot estafette (de l'allemand *stafette*, courrier, express) ?

« J'ai appris aujourd'hui ce que l'on appelle stafette »



en Allemagne; c'est un usage pour que les paquets soient rendus plus promptement. Les ministres des princes d'Allemagne adressent leurs paquets à Strasbourg, par exemple au maître de la poste, lequel porte le paquet à Kehl, sur les terres de l'Empire, et là il paye au maître de Kehl, sur le pied d'un

cheval par poste, jusqu'au lieu où le paquet doit être rendu. Le maître de poste de Kehl fait partir un postillon, et à chaque poste un nouveau postillon porte le paquet à la poste d'après, et le maître de poste de Kehl est chargé de payer à chaque maître de poste ce qui lui appartient. Les postes sont de quatre lieues, et l'on paye par cheval un florin, ce qui vaut cinquante sols à cause du change. Le prix ordinaire du florin est de quarante sols de notre monnaie. »

Pour terminer, deux anecdotes, une pour les chasseurs, l'autre pour les peintres de genre :

« En novembre 1748, en Normandie, les

MM. de Roncherolles, grands chasseurs, attaquèrent, dans la forêt de Villedieu, près de Coutances, un grand sanglier, qui leur tua ou blessa onze chiens, sans pouvoir le prendre.

« Piqués de cet insuccès, ils passèrent la nuit et couchèrent sur le lieu pour recommencer le lendemain.

« Le sanglier fit beaucoup de chemin pendant la nuit; ils le suivirent et couchèrent encore dans l'endroit où ils espéraient le relancer le lendemain; mais leur projet fut inutile : le sanglier allait toujours devant lui; enfin, ils ne purent les rejoindre que le quatrième jour, à vingt-huit ou trente lieues de l'endroit où ils l'avaient attaqué. »

L'autre anecdote se rapporte à la jeunesse du Roi et au cardinal de Fleury :

« Après la mort du duc d'Orléans, M. le Duc étant premier ministre, outre le travail qu'il faisait avec le Roi, auquel M. de Fréjus était toujours présent, ce dernier avait conservé l'usage d'être tous les jours seul avec le Roi pendant une heure ou deux, sous prétexte d'une espèce de continuation d'étude. Il y avait, dans la petite galerie intérieure de l'appartement du Roi un cheval de bois où le Roi prenait les leçons du maître à voltiger. Pendant ce temps de tête-à-tête avec M. de Fréjus, le Roi passait par cette petite galerie, sautait sur le cheval de bois, et M. de Fréjus, par complaisance, ôtait son manteau et faisait ou essayait de faire le même exercice. »

N'est-ce pas un tableau tout fait que celui de ce jeune homme, « le plus beau de son royaume », et du vieil évêque essayant de faire de la voltige ?

Et comme mot de la fin, une jolie réponse qui, si elle n'a pas trait à l'équitation, est, en tout cas, d'un homme qui avait fait fort bonne figure à cheval :

« Le maréchal de Villars faisait sa cour à Louis XV. Le Roi, qui on le sait, avait la déplorable manie de parler souvent de mort, surtout aux gens âgés, lui dit : « Mon-sieur le Maréchal, combien gagnerai-je à votre mort ? » — Sire, répond le vieux soldat, je ne sais pas ce que « Votre Majesté y gagnera, mais le feu roi aurait cru y « perdre. »

L. VALLET.



L'autre Point de Vue

Le comte de Pardan était à peu près certain des infidélités de sa femme, mais il ne cherchait pas à s'en assurer, parce qu'il aimait surtout sa tranquillité. Seulement, afin de se trouver le moins possible avec la comtesse, il demeurait six mois par an, dans sa terre du Grand-Pâtis, aux environs de Bressuire, en Vendée. Là, parmi les occupations et les paysages familiers à son enfance, ce grand veneur, à la barbe grisonnante, coupée en éventail sur la figure hâlée, se trouvait mieux à l'aise que dans les salons parisiens.

Par souci des apparences, la comtesse venait s'enterrer au Grand-Pâtis, pendant quelques semaines d'été, alors que vraiment il n'y a rien à faire nulle part. Elle s'y ennuyait à périr, écrivait plusieurs lettres par jour, et se plaignait des voisins, du soleil, de la pluie, de tout. M. de Par-



Le comte alluma sa pipe. La comtesse, cherchant la fraîcheur se dirigea vers un étang qui miroitait parmi des bouquets d'arbres, sous lesquels des vaches, affaissées, rêvaient. Elle s'écria, de mauvaise humeur :

« Voilà encore un mendiant qui lave son linge sale dans la pièce d'eau. C'est dégoûtant. Vous devriez empêcher cela. »

Le comte lui répondit, sans se fâcher :

« Je ne veux pas rompre les coutumes de tous ceux qui m'ont précédé dans cette terre. L'étang a toujours été ouvert aux pauvres diables qui cheminent sur la grand-route. D'ailleurs je connais celui-ci. C'est le père Antoine, un bonhomme qui vient depuis plusieurs années, me demander l'aumône. Je vais lui dire bonjour. »

Il s'approcha de l'étang et la comtesse le suivit.

Le père Antoine quitta sa besogne pour les saluer. C'était un haut vieillard chenu, la barbe blanche et des yeux bleus, fatigués, mais point tristes, proprement vêtu, de vêtements rapiécés en morceaux de diverses couleurs. Il dit gaiement :

« Bonjour, Monsieur le comte, votre santé est bonne ? »

— Pas mauvaise, Antoine, comme vous voyez. Et la vôtre ? Je ne vous ai pas vu ce printemps.

— J'étais fatigué, Monsieur le comte. Alors je me suis fait admettre à l'hospice de Fontenay... Et donc, Madame la comtesse est en Vendée, pour passer quelque temps ? »

M. de Pardan détourna la conversation : « Vous avez belle mine, Antoine. Il paraît que le métier n'est pas mauvais. »

— Dame, Monsieur le comte, il y a des avantages et des ennuis comme dans tout. Mais il est certain que le département

dan la supportait avec nonchalance, s'occupait de ses terres, de ses chevaux et des chiens.

Ce jour-là, après le déjeuner, au lieu de rester comme d'ordinaire, à bâiller dans un fauteuil jusqu'à l'heure du courrier, Madame de Pardan suivit son mari dans le parc où il allait voir ce que devenait un semis de chênes. Combien eût-elle donné pour être ailleurs!... Et, maugréant que la verdure lui donnait la migraine, elle poussait tristement des brindilles, au bout de son ombrelle.

Le comte, amoureux de sa terre natale, se réjouissait de voir les pelouses et les massifs épais, dévalant jusqu'à la route départementale, très blanche qui traversait le parc au pied de la colline. De l'autre côté s'étendaient les grands horizons du Maine-et-Loire et la ligne bleue du ciel. Ça et là des clochers, des moulins à vent et les taches sombres des bois. Il régnait sur la campagne assoupie le vaste silence des midis d'été.



est bien hospitalier. Dans les châteaux, non plus que dans les fermes, le Vendéen ne sait pas refuser un morceau de pain et une botte de paille pour dormir dessus. C'est du bon peuple, pour sûr. Mon inconvénient, c'est mes pieds. Si je n'avais pas les pieds qui se crevassent, depuis le temps que je chemine, je ne serais pas trop mal à mon aise. Du reste j'aurais tort de me plaindre. Il y en a de plus malheureux que moi. »

La comtesse s'amusa d'une conception aussi simple de l'existence.

« Il y a longtemps que vous exercez votre... profession ? »

— Dix-neuf ans, Madame la comtesse. Il y aura dix-neuf ans à la saint Christophe... Avant, j'étais facteur, facteur rural des postes. C'est alors que j'ai fait mon apprentissage de cheminer sur les grandes routes.

« Le métier vous déplaisait ? »

— Pardon, Madame la comtesse, il m'agréait au contraire, bien que j'eusse déjà mal aux pieds. Mais il est arrivé des circonstances qui m'ont obligé à donner ma démission. »

Madame de Pardan s'ennuyait trop pour ne pas être curieuse. « Peut-on savoir quelles circonstances ? »

Antoine répondit simplement : « J'ai tué ma femme. Alors je suis passé en justice. Les juges m'ont acquitté, mais tout de même il a fallu rendre ma boîte aux lettres. »

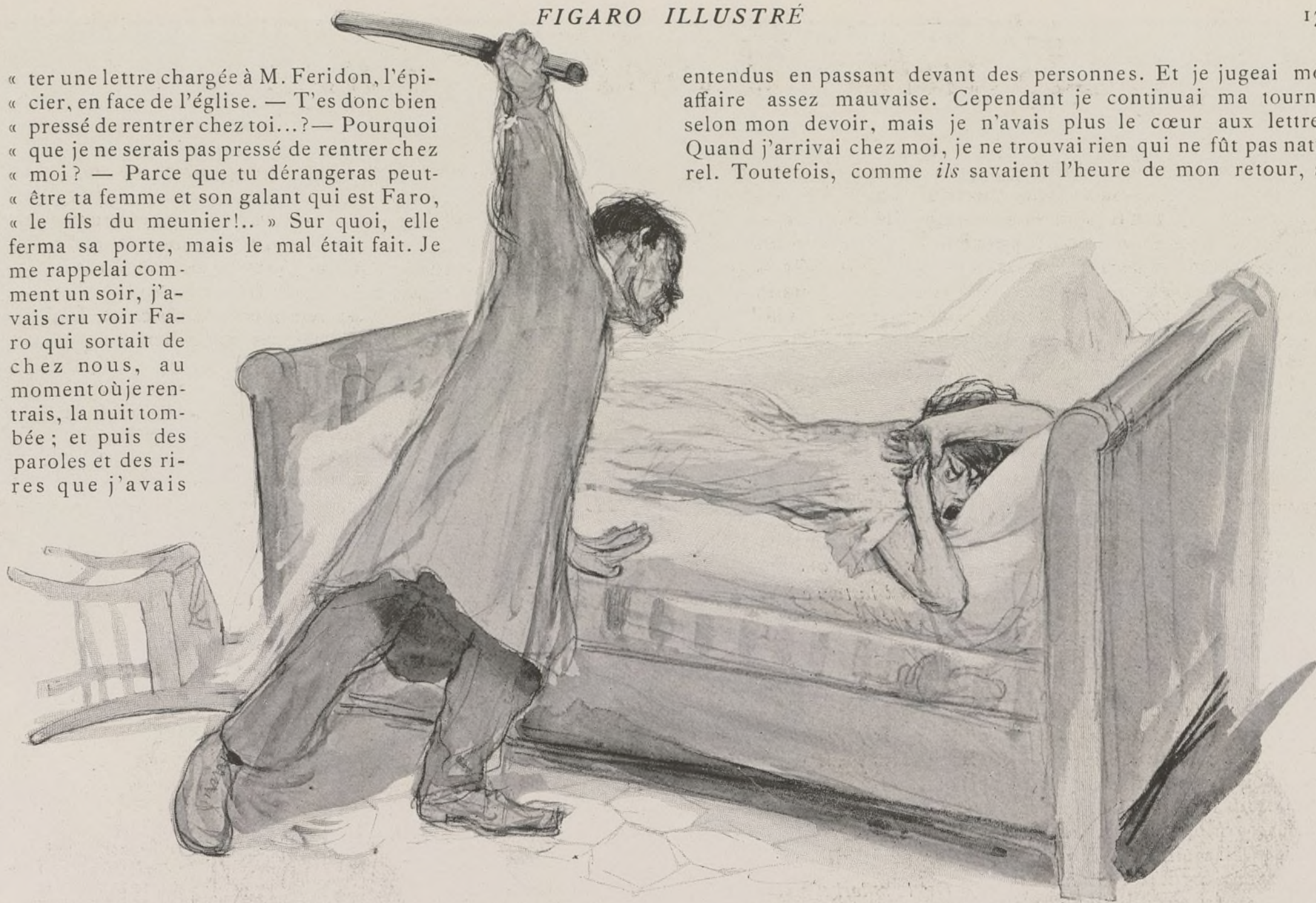
Antoine n'en dit pas plus long, M. de Pardan qui connaissait l'histoire, se tint coi et fuma sa pipe. Quel démon de perversité engagea la comtesse à demander des détails sur la fin tragique de Madame Antoine ?

Antoine ne s'y refusa pas. Il se faisait même une espèce de gloire d'un récit, qu'il contait dans les fermes à ses hôtes attablés, ainsi que les aèdes disaient leurs rapsodies.

Il prit une attitude, campé, sur son bâton, et commença.

« C'était au mois de juin de l'année 1877, un beau matin. Je faisais ma tournée, comme d'ordinaire, sans penser à rien, lorsqu'en passant dans le village d'Eprenesnil qui est à trois kilomètres de la Huchette ou je demeurais, la femme Chamouillet, m'arrêta sur le seuil de sa porte. « Eh bonjour, Antoine, où que tu vas donc si vite ? — Où je vas... ? je vas por-

« ter une lettre chargée à M. Feridon, l'épicer, en face de l'église. — T'es donc bien pressé de rentrer chez toi...? — Pourquoi que je ne serais pas pressé de rentrer chez moi? — Parce que tu dérangeras peut-être ta femme et son galant qui est Faro, le fils du meunier!.. » Sur quoi, elle ferma sa porte, mais le mal était fait. Je me rappelai comment un soir, j'avais cru voir Faro qui sortait de chez nous, au moment où je rentrais, la nuit tombée; et puis des paroles et des rires que j'avais



entendus en passant devant des personnes. Et je jugeai mon affaire assez mauvaise. Cependant je continuai ma tournée selon mon devoir, mais je n'avais plus le cœur aux lettres. Quand j'arrivai chez moi, je ne trouvai rien qui ne fût pas naturel. Toutefois, comme ils savaient l'heure de mon retour, ils

avaient pu se précautionner; cependant je vis bien que ma femme avait les yeux noirs jusqu'en bas de la figure. Alors l'idée me vint de la tenter par une ruse et je lui dis que le lendemain, je ne rentrerais pas, parce que je passerais la nuit à faire des écritures pour aider la buraliste. C'était un mensonge, mais il y a des moments où il faut mentir, n'est-ce pas Monsieur le comte et Madame la comtesse?

« Donc le soir du jour suivant, qui était un samedi, veille de la Pentecôte je soupai d'abord, dans une auberge du bourg, en ne me refusant pas une bonne ration de vin, pour me donner du cœur. Puis vers neuf heures, je me dirigeai vers la Huchette, sur la route éclairée par la lune. En passant devant le moulin, je vis le meunier qui prenait le frais devant sa porte, et je lui demandai avec un peu d'espoir si Faro était là. Il me répondit en riant, qu'il était occupé ailleurs... Ainsi je compris que tout le pays se divertissait de moi et cela me rendit plus furieux que la chose même. Je pris le chemin de mon logis en serrant mon bâton dans ma main, et le sang me brûlait la figure... Ce que j'allais faire, je n'aurais pas pu le dire, parce que je ne le savais pas mais je marchais si vite et j'avais l'air si méchant qu'une enfant qui me vit, se mit à crier et les chiens aboyaient...

« Eux me jugeaient bien nigaud et se méfiaient si peu de moi qu'ils avaient laissé ouverte la porte sur la rue. Cependant ils entendirent mon pas dans l'escalier et s'effarèrent... Mais trop tard, du moins pour ma femme. Car, avant qu'elle ne se fût levée, j'assénai de toute ma force, qui était grande alors, un coup de bâton sur le lit et elle fut atteinte derrière la tête, au-dessus de la nuque. Alors, sans qu'elle poussât un cri, je vis sa forme blanche s'allonger sur le drap, au clair de la lune, et elle mourut aussitôt, tandis que son galant s'ensauvait par la fenêtre... Voilà mon histoire. »

Il y eut un petit silence.

La comtesse murmura :

« Quelle brute !... tout de même c'est un homme. »

Et elle regarda le comte qui rêvait en observant le ciel dans le miroir de l'étang.

Il demanda : « Vous n'avez jamais senti de remords ? »

Antoine frappa le sol avec son bâton :

« Jamais, Monsieur le comte, jamais. Et si c'était à refaire, je recommencerais comme j'ai fait... Parce qu'une mauvaise femme par laquelle un homme devient la risée de ses voisins, je trouve qu'il faut l'exterminer comme une bête venimeuse. Ce n'est pas votre avis, Monsieur le comte et Madame la comtesse ? Madame de Pardan souriait. M. de Pardan fit : « Peuh !... » Et le silence recommença.

Alors Antoine, ramassant ses hardes qui séchaient sur l'herbe, les entassa dans un grand sac de cuir, formé de pièces cousues. Il mit par-dessus des morceaux de pain, des fruits, du fromage, et diverses denrées enveloppées dans du papier sale.

Puis il demanda : « Si c'était un effet de la bonté de Monsieur le comte, je serais bien content d'avoir un vieux gilet de flanelle, rapport à un rhumatisme, qui m'a pris la nuit dernière, et puis aussi un peu de saindoux, pour mes pieds. »

— A la cuisine, Antoine, vous trouverez Jean qui vous donnera tout ce que vous voudrez.

— Merci bien, Monsieur le comte. Au plaisir et à l'honneur, Madame la comtesse. Que le bon Dieu bénisse votre union. »

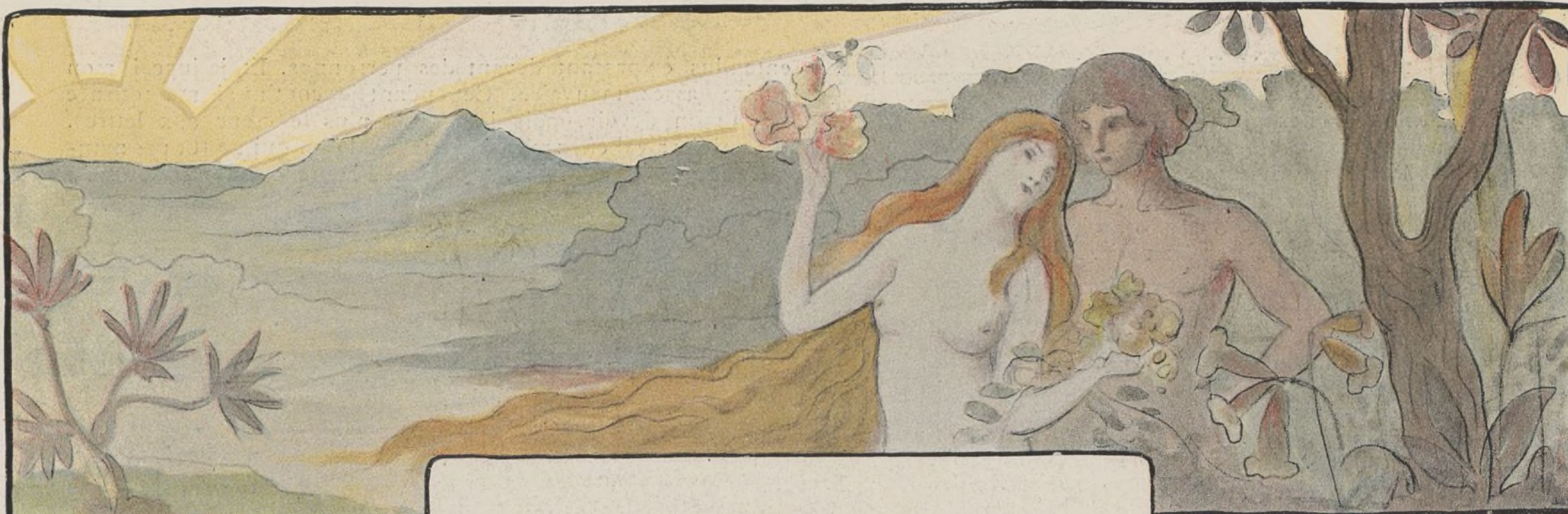
Il chargea son sac sur ses fortes épaules arrondies et s'éloigna du pas lourd des vieux qui cheminent sans but, sur les grandes routes.

M. de Pardan continua seul sa promenade. Il alla voir ses poulains. Madame de Pardan rentra chez elle et écrivit une longue lettre, qu'elle-même remit au facteur lorsqu'il passa au château pour prendre le courrier.

MAURICE SOULIÉ.

(Illustrations de Jean Veber).





L'OMBRELLE

*Sous les rayons ardents du soleil de jadis,
Quand la terre abondait de sèves jaillissantes,
Les palmiers étendaient leurs branches verdissantes
Sur les êtres heureux du premier paradis.*

*Beaux dans leur nudité première,
Faits d'argile et faits de lumière,
Ivres d'air et de liberté,
Dans leur magnifique indolence
Ils promenaient leur innocence
A travers l'éternel été.*

*Or le soleil n'a plus ses ardeurs de fournaise.
Le souvenir s'éteint de l'antique impudeur
Et le moindre contact d'un rayon maraudeur,
Madame, vous emplit d'un étrange malaise.*

*Mais l'ouvrier prestigieux
Fit cet objet capricieux
Que balance votre main frêle,
Et qui, diversement teinté,
Prête à votre chère beauté
L'éclat d'un sceptre... et c'est l'ombrelle.*

*Et lorsque vous marchez l'ombrelle ouverte au vent,
Avec les mille feux dont le soleil l'irise,
Vous paraissez à l'œil qui vous suit en rêvant,
Comme un bateau coquet dévalant sous la brise.*

GABRIEL MONTOYA.





J.-E. HARTING, MEMBRE DU O. H. C. GARDE-CHASSE. T. SIMONDS. NEWAL, MEMBRE DU O. H. C. JAMES RUTHFORD, FAUCONNIER EN CHEF.
QUELQUES MEMBRES DU « OLD HAWKING CLUB »

Une Chasse au Faucon en Angleterre

Nous nous sommes levés de bon matin pour prendre le train à Waterloo-Station. Au buffet de la gare, une Anglaise très distinguée coupe des tartines pour un vieux monsieur. Par trois fois nous lui demandons du thé et des sandwiches, et par trois fois elle n'a pas plus l'air de se douter que nous lui avons adressé la parole que n'aurait pu le faire un poteau télégraphique.

Enfin, lentement, posément, tandis que l'heure nous talonne, elle nous sert des sandwiches surchargées de moutarde, et du thé brûlant; le tout nous emporte le palais, et, en hâte, nous sautons dans notre compartiment.

Sans esbrouffe, sans coups de sifflet ni de cloche, sans vociférations d'employés, le train se met en route d'un air bonhomme et deux heures après nous débarque à Porton. Là, une calèche d'un modèle bizarre nous attend, conduite par un cocher de même style, le chef orné d'un chapeau haut de forme au poil roux, aux endroits où l'usure n'a pas fait office de pelade.

Nous apercevons deux vieillards bibliques à longue barbe blanche, armés de longs bâtons ferrés, leurs jambes perdues dans des jambières qui furent à la mode du temps de Jean Bart: ils sont en tenue de chasseurs de loutres. En Angleterre, on chasse tout ce qui peut se chasser, méthodiquement, avec un costume spécial, suivant une méthode spéciale, quel que soit le gibier, rat, perdrix ou renard; les Anglais organiseraient des équipages de chasse pour chasser... une pensée importune.

Nous faisons environ deux milles sur une route blanche et bien entretenue; ici, d'ailleurs, quelque trajet que vous ayez à accomplir, si vous en demandez la longueur à un indigène, il vous répondra infailliblement qu'elle est de deux milles: c'est un cliché. A un tournant, notre calèche s'engage dans une brusque descente, et nous tombons dans une vallée remplie de bouquets d'arbres, de prairies vertes, sillonnée de cours d'eau d'une limpidité de cristal, au milieu de laquelle se groupent, auprès d'une antique demeure seigneuriale, un certain nombre de cottages en général assez coquets.

La fumée bleue sort des cheminées enveloppées d'un man-

teau de lierre, qui grimpe aussi de manière à encadrer les fenêtres à guillotine. Des enfants, tels qu'on les représente dans les images anglaises, avec leurs chapeaux de paille ou leurs petites casquettes, leurs cheveux blonds et leurs joues rouges, s'amuse sur la grand'route et s'éparpillent comme des volées de moineaux à notre approche.

Ce ravissant petit coin de campagne anglaise a nom Amesbury. Notre conducteur nous arrête devant l'unique auberge du pays, le George Hotel, où notre premier soin, entre la prise de possession de nos chambres et le déjeuner, est d'aller jeter un coup d'œil sur l'équipage de faucons.

A l'heure actuelle, nous n'avons en France que quelques rares amateurs de fauconnerie, pratiquant encore un peu, tels que MM. Alfred Belvallette, P.-A. Pichot et Ed. Barrachin, docteur Arbal, George Sourbets, etc. En Angleterre, outre un certain nombre de propriétaires terriens possédant des équipages de faucons, il existe des équipages organisés par souscription, tels que le *Old Hawking Club*. Avec le faucon, les Anglais chassent les grouses et les corbeaux (*corneille* ou *frenc*) et le lapin et le lièvre avec des autours qu'ils sont obligés de faire venir du continent, car il n'en existe plus chez eux à l'état sauvage.

L'équipage du Club, que nous avons sous les yeux, se compose de douze à quinze faucons en moyenne, dressés à chasser le corbeau. Ils s'appellent Danceaway, Edith, Winnifred, Schilah, Trilby, etc.; ces noms sont féminins, comme le genre des oiseaux qui les portent. En effet, à l'inverse de ce qui se passe dans l'espèce humaine, la femelle du faucon est plus grosse et plus forte que le mâle, de sorte qu'elle seule est utilisée pour la chasse au corbeau.

L'une d'elles s'appelait Yvette: mais hélas! nous n'eûmes pas le plaisir de faire sa connaissance. Quelques jours avant notre arrivée, Yvette, lancée à la poursuite d'un pigeon, déroba ses sonnettes, ce qui se traduirait en français par « se tirer des guêtres », et ne revint pas au bercail.

Nos faucons sont sur leurs blocs, au milieu d'une pelouse située derrière les écuries de l'hôtel. Ils s'agitent peu ; de temps en temps, l'un d'eux remue ses sonnettes ; un autre, qui vient de se baigner, étale au soleil les plumes de ses ailes et de sa queue, *fait large*, suivant l'expression des anciens fauconniers ; car les faucons sont imbus de principes hydrothérapiques, et la grande bassine en fer-blanc remplie d'eau qui est successivement transportée auprès de chacun d'eux, n'est autre chose que leur tub.

Le fauconnier, un grand et large gaillard au poil roux, aux

avantage appréciable, puisque la mue inutilise le faucon pendant six mois environ ; pour qu'elle s'accomplisse bien, il faut nourrir l'oiseau aussi copieusement que possible.

* *

Maintenant que nous avons fait connaissance avec les oiseaux dont nous allons tout à l'heure admirer les exploits, nous pouvons aller breakfaster à notre aise. Les membres du Club nous reçoivent avec une exquise cordialité ; leur hospitalité est, je puis le dire, écossaise, bien que nous soyons en plein Wiltshire.

De la meilleure grâce du monde, ils nous font les honneurs de leur chez eux : car le George Hôtel est le quartier général où ils s'installent pendant le mois au cours duquel ils sillonnent les vastes terrains de chasse environnants.

Un à un, qui à cheval, qui en voiture, des gentlemen-farmers des environs, des ladies, arrivent à l'hôtel pour suivre la chasse ; d'autres rejoindront sur le terrain.

L'heure du départ va sonner. Je vais voir chaperonner les faucons, que l'on installe ensuite dans une voiture, un *van*, spécialement aménagée à leur intention. Ils sont juchés sur des perchoirs garnis de morceaux de tapis. La voiture emporte aussi des pigeons morts et des pigeons vivants, qui seront répartis entre les chasseurs et serviront de leurres pour rappeler les faucons égarés.

Le *van* est peint en noir. Primitivement, il l'était en blanc, pour être facilement aperçu de loin. Car souvent les vols de faucons entraînent les chasseurs à d'assez grandes distances, et dans ces immenses plaines, où l'on n'a pas de points de repère, on se perd aisément les uns les autres. Mais il arriva qu'au bout de quelque temps, les corbeaux s'aperçurent que la voiture blanche était pour eux un oiseau de mauvais augure ; ce bloc enfariné ne leur disait rien qui vaille, et ils s'enfuyaient à son approche. Il fallut changer l'aspect du *van* en le faisant passer du blanc au noir.

La caravane est prête et l'on se met en route. Notre voiture suit le *van*, qui sert de point de ralliement. Autour, des amazones et des cavaliers, vêtus pour la plupart de jaquettes vertes, trottent en devisant ; chose bizarre : moins nous suivons les sentiers frayés, moins nous sommes cahotés, et je remarque que les voitures allant de Salisbury à Dewize roulent régulièrement à travers champs, à côté de la route.

Une fois sortis de la vallée d'Amesbury, nous nous trouvons dans une plaine où le regard s'étend à perte de vue ; le sol est très vallonné, marneux, à peine recouvert par endroits d'une

mince couche végétale que cherche à éventrer la charrue ; la végétation est maigre : de rares bouquets d'arbres, des buissons isolés, perdus sur une immensité d'herbe rase et drue. C'est une lande.

Jamais nous ne vîmes tant de lièvres et de vanneaux ; le sol appartient à un nombre restreint de grands propriétaires, qui seuls ont le droit d'y chasser. Or, le braconnage est ici inconnu, car les pénalités de ce chef sont rigoureuses, de sorte que le gibier croît et se multiplie tout à son aise. Nous assistons, en passant, au curieux spectacle de la poursuite d'une haze par cinq ou six bouquins, que notre présence ne préoccupe nullement.

Nous eûmes la preuve que l'intelligence tactique du lièvre est certainement inférieure à celle de Napoléon, car vingt fois la haze fit le même crochet, et vingt fois sa demi-douzaine de soupirants fut dépitée.



L'ÉQUIPAGE DE M. TH. J. MANN

favoris coupés courts, en culottes courtes, avec de gros bas de laine à côtes qui s'enfoncent dans d'énormes bottines à lacets, vêtu d'une jaquette verte, couleur des fauconniers, nous désigne ses élèves en les appelant par leurs noms, et nous renseigne sur leurs qualités, leurs aptitudes, leurs mœurs. Danceaway, par exemple, est un remarquable pèlerin de quatre mœurs.

Auprès du fauconnier, George Oxer, son aide, également vêtu de vert, fils de feu l'ancien fauconnier du Club, J. Frost, écoute avec respect les paroles qui tombent des lèvres de son maître.

Ce dernier nous explique qu'il fait voler ses faucons tous les jours pour les maintenir en forme, et qu'il les nourrit peu, afin de les laisser toujours sur leur faim : grâce à ce régime, la graisse ne les alourdit pas et ils mettent plus d'entrain à chasser la proie qui leur est offerte. Par ce procédé, il peut retarder leur mue jusqu'à l'époque où l'on ne chasse plus, ce qui est un

Ce territoire est habité par une nombreuse population de corbeaux ; ils trouvent leur nourriture dans la plaine, boivent à de petites mares aménagées de place en place pour les bestiaux et les moutons, et nichent dans les bouquets d'arbres qui parsèment la lande.

Lorsque le fauconnier aperçoit, dans un endroit bien découvert, un ou plusieurs corbeaux en train de picorer, il procède de la façon suivante, toujours la même quoique chaque cas particulier présente un nombre infini de variantes faisant de cette

chasse l'un des sports les plus attrayants que je connaisse : il descend du *van*, tenant le faucon sur son poing gauche ganté, en ayant soin de se mettre sous le vent par rapport à la proie, d'abord parce que le corbeau se laisse ainsi approcher de plus près, ensuite et surtout, parce que le faucon doit avoir vent debout pour pouvoir monter en l'air de façon à dominer son ennemi.

L'aide se place devant le fauconnier, de manière à masquer le faucon, et, dans cet ordre, tous deux marchent droit au cor-



ÉQUIPAGE DU MAJOR FISHER, POUR VOLER LA GROUSE EN ÉCOSSE

beau. Si ce dernier ne s'est pas levé lorsqu'ils arrivent à bonne portée, un cavalier se détache du groupe de chasseurs et le fait partir.

Aussitôt le fauconnier déchaperonne son oiseau et le jette sur le corbeau. Cavaliers et amazones se précipitent au galop pour suivre le vol au plus près.

Dès qu'il est déchaperonné, le faucon aperçoit son ennemi. Il commence par le gagner de vitesse et parcourt alors de longues distances avec une incroyable rapidité, tout en s'élevant graduellement, de façon à se trouver assez haut au-dessus du corbeau pour pouvoir opérer sur lui une descente foudroyante. Quelquefois, le choc est mortel, et le faucon *lie* sa proie du premier coup.

Souvent aussi, lorsque le corbeau voit le faucon prêt à fondre sur lui, il fait un crochet, une *esquivade*, pour que le faucon, entraîné par son élan, passe à côté de lui. Il arrive que le faucon soit obligé d'opérer plusieurs descentes, ce qui produit ce que l'on appelle le *mouvement d'escarpolette*. La *ressource*, ou remontée du faucon est d'autant plus élevée qu'il s'est laissé tomber de plus haut.

Nous vîmes un choc tellement rude que le corbeau roula à terre de trente mètres de haut, complètement étourdi.

Pour le corbeau, la meilleure planche de salut est un arbre à sa portée. Il sait que là le faucon ne pourra pas l'atteindre et se contentera de planer jusqu'à ce qu'il aperçoive une autre proie. Rien n'est curieux comme les manœuvres du faucon cherchant à couper son adversaire, pour l'empêcher de se diriger du côté où il a vu des arbres : tous deux se montrent alors tacticiens émérites.

Lorsqu'un ou deux faucons sont lancés sur une bande de corbeaux, chacun doit choisir sa victime, et rien ne doit parvenir à le distraire dans sa poursuite : ainsi Schilah commit une faute

en abandonnant son corbeau pour une perdrix qui vint à se lever ; un autre abandonna subitement sa chasse pour fondre sur une meule : il avait aperçu un énorme corbeau qui, la tête enfouie dans le blé, ne se méfiait de rien, et jugea que c'était une proie commode. Ledit corbeau avait, outre sa déveine, cette particularité que la mandibule supérieure de son bec était brisée d'ancienne date. Tandis que le faucon était à terre occupé à le tuer, une nombreuse bande de corbeaux, sachant qu'à ce moment ils n'avaient rien à craindre pour eux-mêmes, accoururent au-dessus de lui et firent avec leurs croassements une musique infernale !

Les faucons du Club firent de bonne besogne : sur une vingtaine de vols que nous vîmes en deux jours, deux seulement furent manqués. Winnifred fut la plus rapide, Danceaway la plus puissante. Cette dernière est tellement sûre de sa force, qu'elle s'amuse dans les airs avec sa proie, comme le chat avec la souris !

Sitôt le corbeau pris, les chasseurs poussent un cri de Mohican, « Whoop ! » sorte d'hallali. Le faucon saisit le corbeau dans ses serres ; le corbeau tâche de le mordre aux *mains* (on ne dit pas les « pattes », parce qu'il s'agit d'un oiseau noble), et à ce moment le faucon l'empoigne par le cou et lui brise la colonne vertébrale d'un coup de bec.

Tous deux sont à terre : les chasseurs accourent, s'arrêtent à une vingtaine de mètres des oiseaux ; l'un d'eux met pied à terre et enlève sa proie au faucon, qui est rechaperonné. Quand un faucon a fourni deux ou trois vols, on lui fait *courtoisie*, c'est-à-dire qu'on lui permet de dévorer sa prise : il ne l'a vraiment pas volé !

* *

Différents incidents marquèrent chaque journée : le premier et le plus important fut le lunch, que l'on prend sur l'herbe, au

hasard de l'endroit où la chasse vous a conduits. Les œufs de vanneau tiennent une grande place dans le menu, et c'est un mets d'une finesse exquise. En second lieu, il arriva qu'un corbeau poursuivi voulut à toute force aller se réfugier dans un parc à moutons. Les cavaliers poussaient des cris pour l'en détourner, les moutons couraient, se bouscullaient, effrayés, ahuris, tassés les uns contre les autres. Finalement, le corbeau eut gain de cause, car s'il ne réussit pas à se cacher sous le ventre d'un mouton, il avait du moins lassé le faucon, qui le laissa s'enfuir.

Lorsque la chasse fut terminée, le fauconnier fit voler un jeune tiercelet; l'oiseau montait à une assez grande hauteur et continuait à obéir aux gestes de son dresseur. On lui lâcha un pigeon : mais l'oiseau de Vénus était roublard et rapide, le tiercelet naïf, de sorte que le pigeon parvint à s'esquiver et à gagner un petit bois.

La dernière scène de chasse à laquelle nous assistâmes ne manqua ni de poésie, ni de grandeur. Le soleil, qui baissait à l'horizon, jetait sur la lande une teinte rousse, froide comme aux derniers jours d'automne; par endroits, des tumuli se dressaient, mystérieux et encore inviolés : car, outre un camp de Vespasien très bien conservé, cette terre garde de nombreux vestiges de l'époque préhistorique. Nous étions en face d'un superbe monument mégalithique, Stonenge : un cromlech composé de trois rangées de menhirs, surmontés d'énormes dalles, le tout en granit; les pierres des deux rangées externes atteignent jusqu'à huit et dix mètres de haut, avec un volume proportionnel à leur taille. Cela formait un admirable décor, et l'archéologue qui sommeille dans mon cœur m'avait fait descendre de voiture pour examiner le monument de plus près.

Lorsque soudain, un corbeau se lève à bonne portée : un faucon lui donne la chasse, et le voilà qui se réfugie dans le cromlech. Cavaliers, amazones se mettent à galopper, entrant et sortant sous les portiques colossaux que formaient les pierres préhistoriques, gesticulant et poussant des cris jusqu'à ce que le corbeau quittât son abri pour tomber dans les serres du faucon.

Ce fut, dans la pénombre rougeoyante, comme une vision

lointaine, une évocation de la vie des hommes qui ne sont plus.

Le soir, nous rentrons au George Hôtel, avec le froid et surtout la faim. Vite nous changeons de toilette. Dans nos chambres, nous trouvons un arsenal d'arrosiers de toutes les dimensions, contenant de l'eau à toutes les températures. Je me suis demandé pourquoi les Anglais mettent tant d'eau dans leurs cuvettes et si peu dans leurs carafes, si peu, que oncques ne vis une carafe paraître sur une table à côté des bouteilles de champagne, de sherry, d'ale, de brandy, de whisky, de curacao, nombreux et respectable bataillon.

Pendant le dîner, les histoires de chasse vont leur train : car, quel que soit le mode de chasser ou le gibier, l'âme du chasseur n'en reste pas moins intégralement la même. L'un conte l'histoire d'un autour qui fondit sur la chevelure fauve d'une dame, croyant avoir affaire au pelage d'un lièvre. Un autre, qui revient des Indes, affirme avoir vu un Indien tout nu, monté sur un cheval également nu, et qui, lancé au grand galop, attrapait les lièvres par les oreilles ! Un autre... Mais il vaut mieux nous en tenir là.

Et nous avons quitté nos hôtes, enchantés de leur accueil et charmés d'avoir là de nouveaux amis, avec le souvenir des vols vraiment royaux auxquels nous venions d'assister. A Porton, le même train bonhomme et tranquille nous prit et nous ramena à Londres.



JOHN FROST, ANCIEN FAUCCONNIER DU « OLD HAWKING CLUB »

vivement que les derniers fervents de la fauconnerie parvinssent à lui donner un nouvel essor. Mais surtout, je recommande à ceux qui se feraient les promoteurs de cette renaissance, de se rappeler le langage de la fauconnerie d'autrefois, qui est riche, varié, pittoresque, imagé, et de ne pas aller chercher ailleurs ce que nous avons en abondance chez nous.

HENRI MALO.

(Clichés du colonel Watson et de M. Barrachin.)



UN AUTOUR DE L'ÉQUIPAGE DE M. BARRACHIN.